John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library

Brown University

Purchased from the

Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

Amicorum

Bernard.

30. Rue Bellard.

EMILIE CORBETT;

OU

LES MALHEURS

D'UNE GUERRE CIVILE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉMILIE CORBETT;

OU

LES MALHEURS

D'UNE GUERRE CIVILE:

Roman politique, à l'occasion de la dernière Guerre entre l'Angleterre et ses Colonies;

Traduit de l'Anglois sur la quatrième Edition.

PREMIÈRE PARTIE.

A LONDRES,

Et se trouve A MORTAGNE au Perche,

Chez N. LE PEGUCHEL, Libraire.

Et A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LXXXIII.

RPJCB

ÉMILIE CORBETT.

LETTRE PREMIÈRE.

A HENRI HAMMOND, *Ecuïer.*

HAMMOND, vous m'avez offensé. Je ne puis plus vous regarder avec plaisir. Cessez vos visites. Ma fille Emilie ne sera point à vous. J'y trouve un obstacle. A ce mot obstacle, il me semble que je vous vois, et que je vous entends dire : *Un obstacle ! et quel peut-il donc être cet obstacle si redoutable ?* Oui, sans doute, c'en est un. Cette nouvelle vous allarme ; je le devine. Vous voudriez bien en

avoir l'explication ? Mais quand vous l'aurez eue cette explication, quand je vous aurai dit de quoi il s'agit, quand je vous aurai déclaré quel est cet obstacle, en serez-vous plus disposé à le *lever ?* — Eh bien ! sachez donc seulement que vous le pouvez, — que vous le devez, — que vous y êtes obligé ; — ou bien, — que celle-ci va terminer notre liaison. Pour tout dire en un mot, voulez-vous me mettre dans le cas de vous appeller mon fils ? Je vous écris en secret. Répondez-moi sans délai. J'aime l'exactitude. Adieu.

CHARLES CORBETT.

LETTRE II.

Réponse de M. HAMMOND.

QUOI ! cet obstacle, mon cher M. Corbett, n'est pas impossible à surmonter ; et vous vous contentez de me demander comme une grace ce que vous avez droit d'exiger comme un devoir. Trop généreux Ami ! ah ! prononcez ; de quoi est-il question ? Donnez-moi seulement à entendre ce que vous attendez de moi, et procurez-moi tout ce que je peux desirer, — l'occasion de m'y soumettre. N'avez-vous pas été le protecteur de mon enfance ? N'êtes-vous pas le père d'Emilie ? Je brûle d'impatience, et suis à jamais tout à vous,

HENRI HAMMOND.

LETTRE III.

A M. HAMMOND.

Vos promesses sont belles, et le langage avec lequel vous les rendez, convient bien à votre âge, et s'accorde bien avec votre caractère. Je me hâte donc de vous procurer l'occasion que vous desirez.

Rendez le brevet que vous avez obtenu pour servir dans les troupes Angloises : oui, ce brevet que vous avez toujours sollicité, malgré ce que j'ai pu vous donner à entendre pour vous en dissuader. Mettez bas votre épée; ou, si vous la tirez, que ce soit pour la cause de la liberté et du ciel. Votre camarade d'école, Edouard, a été, comme vous le savez, la victime de ces hostilités. Hélas ! mon cher fils n'est plus. Il avoit des biens assez con-

sidérables dans les Colonies. — La terre qu'il y possédoit avoit été défrichée par ses ancêtres. A force de travaux & de dépenses ils avoient changé en un Domaine utile & fructueux, le désert inculte qu'ils avoient trouvé en arrivant dans le pays. Le testament de son oncle lui fit passer la propriété de cet héritage dans le moment même où la tyrannie commençoit à forger des fers pour la liberté. L'administration en étoit confiée à un Agent étranger ; mais il crut devoir passer la mer pour défendre son bien : il ne voulut pas que la main de l'usurpateur lui enlevât les libéralités de son oncle, pendant qu'il avoit un bras pour en empêcher le pillage. Vous vous rappellez la promptitude avec laquelle le pays fut envahi, — les ravages et la dévastation de son petit héritage, — sa maison en feu, — et l'ennemi à sa porte ; il fut forcé de prendre

les armes : la nécessité en fit un soldat. Qu'en résulta-t-il ? Il combattit, — il périt. —

Il ne s'en fallut guère que le même coup qui tua le fils, ne tuât encore le père. — Cependant, en présence d'Emilie et de vous, j'ai rappellé tout mon courage. Mais, la plaie n'eſt pas guérie ; il s'en faut bien ; — elle saigne encore. Aux ieux des hommes elle semble cicatrisée. Je l'ai bandée cette plaie profonde avec la bande de la Politique : mais, malgré tout cela, je déteste au fond de mon âme chaque principe en particulier qui a *commencé*, et chaque motif qui *continue* encore aujourd'hui cet *assassinat* de l'*Amérique*.

Il y a long-tems que je tiens secrets & que je renferme dans mon cœur, et ma douleur et mes sentimens. On ne m'en entend même jamais parler dans les sociétés et dans les compagnies : — mais, aujourd'hui que je

vois, mon cher Henri, votre zèle et votre ardeur prendre une fausse route, suivre un chemin trompeur pour vous conduire à la gloire et à la fortune, il est tems que je rompe le silence, et que je m'explique : — il est tems de vous déclarer, ou du moins de vous faire connoître, ce qui peut faire que vous me perdiez ou que vous me gagniez pour toujours.

Vous êtes sur le point, Hammond, de vous engager dans une cause bien cruelle ; — cause que je ne puis m'empêcher de condamner, et comme citoïen et comme père. La chaleur que vous avez mise à solliciter le droit de vous *joindre* à une partie de vos compatriotes, pour en aller *combattre* une autre, porte, suivant moi, quelque chose de choquant en soi. Quoi ! celui que j'avois regardé comme le plus tendre de tous les hommes, ne respire aujourd'hui que le sang et le carnage !

Avez-vous envie de devenir un héros? Rien de plus aisé. Changez seulement le côté de l'attaque; c'est la seule voie de l'honneur et de l'héroïsme. Ou bien, et cela seroit encore mieux, si vous aviez du goût pour cultiver les arts qui ornent et embellissent le trône de la Paix, si vous saviez courtiser les Muses qui vous aiment, faites vos excuses au Comte, votre patron et votre protecteur, pour la peine que vous lui avez donnée; — prenez la main d'Emilie Corbett, et avec elle venez partager la fortune de son père.

Ces sentimens doivent vous convaincre de la haute opinion que j'ai de votre honneur: et l'estime que j'ai pour votre personne, ne sauroit certainement être plus clairement exprimée que par les présens que je vous offre. Comme je m'étois déjà bien apperçu de l'obstination avec laquelle

vous étiez déterminé à contribuer de tout votre pouvoir à favoriser cet infame complot contre les droits de la nature et du genre-humain, j'avois d'abord résolu de vous laisser continuer vos projets, afin de noircir encore davantage la liste des oppresseurs Anglois : mais, aussi je n'ignorois pas la source et les progrès du sentiment qui vous unit au seul enfant qui me reste. C'est pourquoi je sens que j'aurois de la répugnance à souffrir que le fils d'un cher et défunt ami vînt à prostituer son courage dans une action qui porte en elle un caractère si bas, et en même-tems si barbare. Entendez-moi donc bien à présent. Emilie, la fortune et mes bonnes graces sont ici devant vous ; tout est à votre disposition. Vous connoissez maintenant la récompense qui vous attend : et vous n'ignorez pas non plus quelle est la seule espèce de

conduite que vous avez à tenir pour l'obtenir. Ainsi, adieu. Réfléchissez-y sérieusement, respectez ma confiance ; et ne vous exposez pas à perdre mon estime. Je vous mets à l'épreuve.

CHARLES CORBETT.

LETTRE IV.

A C. CORBETT, Ecuïer.

IL ne me faut pas plus de tems pour me déterminer, qu'il n'en faut pour rendre par écrit ma détermination. Je respecte *en effet*, comme je le dois, votre confiance. Il est dans mes principes de regarder les opinions particulières de chaque individu comme sacrées ; mais, aussi, ces mêmes principes m'obligent de courir les risques de perdre même *votre* affection, Monsieur, dès que je n'au-

rai d'autre moïen de la conserver qu'en faisant le sacrifice de mon devoir. Malheureusement pour tous les deux, nous voïons la dispute Américaine sous des points de vue opposés. Un militaire n'a besoin que de croire à la justice de sa cause : mais vous attaquez mon humanité. Et pourquoi? Je me garde de vous rétorquer le compliment. Ne nous est-il pas permis d'avoir des sentimens opposés sur une dispute publique, sans pour cela cesser d'être amis? Nous pouvons agir tous deux d'après notre façon de penser, et n'en avoir pas moins des principes. Vous vous imaginez que l'Amérique est grévée; tandis que, de mon côté, je *la* regarde comme l'agresseur. Eh bien! qu'en résulte-t-il? s'ensuit-il que nous devons avoir quelque chose à démêler ensemble à cause de nos opinions? Je ne trempe pour rien dans la mort de votre fils :

et si le sort eût voulu que je l'eusse trouvé sous ma main dans le champ de bataille, je sens bien quel est le point sur lequel la nature auroit insisté le plus. Elle nous auroit sans doute fait dévier légérement de la ligne du devoir, & la sympathie nous auroit engagés à nous épargner l'un et l'autre. Je dirai même plus ; il n'est pas douteux que si j'avois vu l'épée d'un autre menacer sa poitrine, la mienne lui auroit aussi-tôt servi de bouclier, et je vous défie de juger jusqu'à *quel* point je me serois hasardé pour le frère d'Emilie. Mais, quant au brevet, soïez bien certain que je ne l'ai point sollicité sans avoir bien réfléchi sur toutes les conséquences probables ou possibles qui pouvoient résulter de mon acceptation et de mes engagemens. Je l'ai obtenu, j'en suis charmé : je ne le résignerois pas à présent pour le prix d'un diadême, ni pour la pos-

session d'un trône, même avec Emilie. Changer de parti ! si ce sont-là les conditions, reprenez la main que vous m'avez *permis* de rechercher ; et possédez, sans division, sa fortune et la vôtre. Vous n'avez pas examiné mon âme avec assez d'attention. Les charmes de la volupté ne m'engageront pas à satisfaire ma passion aux dépens de la foi sacrée que je dois à mon pays, & des services solemnels que je lui ai voués : je ne suis pas non plus assez *sordidement* avare pour chercher à posséder la fortune d'Emilie, sans avoir fait de mon côté les plus grands efforts, conformément à la force de mon âge, pour y ajouter quelque chose de plus. Je n'ai point de patrimoine à attendre ; mais la nature ne m'a peut-être pas refusé l'équivalent. Dans la conjoncture présente, c'est l'art de la guerre, ce me semble, plutôt que ceux dont la paix

se fait honneur, qui a le plus de droit sur l'âme d'un jeune Anglois : je n'ai pas d'idée de cette froide indolence qui se trouve contente de tomber entre les bras de la beauté et de la prospérité, sans avoir fait le moindre effort pour s'en rendre digne. Si, comme j'ose m'en flatter, Monsieur, j'ai le bonheur d'occuper quelque place dans le cœur d'Emilie et d'y causer quelque tendre intérêt, c'est avec un peu plus de grandeur d'âme et de générosité que j'ai tâché de les mériter. Mais, pourquoi m'amusai-je à discuter si sérieusement une matière que vous n'avez peut-être mise sur le tapis que pour m'éprouver, et pour voir si mon attachement pour mon pays n'étoit pas inférieur à l'amour que j'ai pour ma maitresse. Oui, oui ; voilà certainement le but que vous vous proposiez. Vous vouliez savoir si c'étoit cupidité ou affection qui m'engageoit

à faire ma cour à votre fille ; et j'espère que vous ne serez pas fâché de découvrir que la base de mes sentimens est aussi solide que votre amitié et votre sollicitude pour moi pouvoient le desirer.

Adieu, mon cher Monsieur ; je vous rends grace de l'idée qui vous est venue d'emploïer ce petit stratagême ; et je me fais une gloire de chaque pas que je fais dans la route qui me conduit et me fait approcher, de plus en plus, près de votre cœur. Adieu.

HENRI HAMMOND.

LETTRE V.

A M. HAMMOND.

PAUVRE aveugle et malheureux jeune-homme ! recevez donc les dernières marques que je puisse vous donner de ma bonté : écoutez les derniers avis que la compassion me suggère. D'après l'expression de vos sentimens, vous ne pouvez plus être le bien-venu chez moi ; aussi j'espère que, même par pure politesse, vous vous abstiendrez de vous y rendre, et que vous voudrez bien également m'épargner une apparence d'inhospitalité à votre égard. Je serois obligé de vous refuser ouvertement l'entrée de ma maison, si vous preniez sur vous de vous y présenter davantage d'après celle-ci. Je crois aussi qu'en homme d'honneur vous devriez vous

abstenir

abstenir d'entretenir désormais aucune correspondance avec Emilie : et il ne seroit même pas mal-à-propos encore que ce parti semblât venir entièrement de vous, et n'être pas le fruit d'une ſuggestion étrangère. Après tout, je vous renvoie à votre propre conscience et à vos sentimens naturels de probité. Je suis certain que vous ne pouvez avoir de meilleurs conseillers dans cette affaire, et qu'ils vous détermineront avec plus de sagesse et de prudence que toute autre personne.

Comme votre départ est prochain, le peu de lettres que vous pourriez encore écrire à Emilie, ne serviroit certainement pas à grand'chose; et je vous avouerai que dès ce moment je commencerai à regarder toute nouvelle déclaration ou assurance d'amour, comme pure séduction. Adieu. Vous souhaiter du succès dans vos

entreprises, ce seroit partager votre folie : ainsi, j'espère que vous m'en dispenserez. Je me contenterai seulement de vous dire, ce qui est très-vrai, que je suis fort-peiné à votre sujet. Daigne le Ciel diriger vos pas vers un plus beau sentier. Dans celui que vous allez suivre, M. Hammond, il se pourra faire que vous rencontriez quelquefois du fracas et de l'horreur ; mais soïez bien assuré que vous ne sauriez jamais y rencontrer ni honneur, ni bonheur.

CHARLES CORBETT.

LETTRE VI.

A C. Corbett, Ecuïer.

N'Appréhendez rien, Monsieur, de ma présence chez vous. Je ne m'exposerai jamais à entrer dans une maison dont les portes trouvent quelque difficulté à s'ouvrir pour me recevoir. Ce qu'il vous plaît d'appeller séduction, me paroît à moi un devoir sacré. J'ai acquis sur Emilie un droit si légitime, que je ne saurois m'empêcher de prendre la liberté d'y persister. J'ai sans doute sujet de croire que le cœur de votre fille est engagé. Vous avez vous-même vu naître son affection; et c'est à l'ombre de l'approbation que votre œil riant sembloit lui accorder, et sous la sanction immédiate de votre propre consentement, que je l'ai cultivée. Mon

cœur n'est pas un de ceux qui savent admettre ou rejetter les impressions dont ils sont préoccupés, au gré des opinions d'un tiers ; — ce tiers fût-il un père. — La variation, l'opposition même de ses idées avec les miennes ne pourront me contraindre à changer les sentimens de mon âme. C'est donc à Emilie, et à Emilie *seule* qu'il appartient d'arrêter, quand il lui plaira, le cours de notre affection, ou de notre correspondance. Vous m'avez renvoïé sans raison aux conseils de ma conscience ; et moi, je vous renvoie avec justice à celle de votre fille. Je suis incapable de lui suggérer la désobéissance ; mais je ne violerai jamais un iota de cette foi qu'Emilie Corbett a si fermément vouée, comme l'effet volontaire des sentimens de son âme, à

HENRI HAMMOND.

LETTRE VII.

A Henri Hammond, Ecuïer.

INEXORABLE Jeune-homme ! je ne vous presserai pas davantage : ainsi que toute connexion cesse, dès ce moment, entre nous. Rompons pour jamais notre correspondance et notre liaison. Trompé par les dehors de votre douceur apparente, je vous ai permis de rechercher l'affection de ma fille ; mais je ne vous croïois pas un cœur aussi cruel et aussi sanguinaire. Cependant, continuez tant qu'il vous plaira, vos soins pour Emilie ; cherchez à vous assurer sa tendresse ; j'espère qu'elle saura bien rentrer dans son devoir, et renoncer à celui qui la trompoit.

Charles Corbett.

LETTRE VIII.

A C. Corbett, Ecuïer.

PRENEZ garde, Monsieur, vous marchez sur un terrein bien dangereux. N'allez pas, comme ces partisans, éteindre en moi ce que je sens pour vous en qualité de père d'Emilie. J'exécuterai autant de vos ordres, qu'il sera en mon pouvoir ; et je veux bien, comme vous, que celle-ci soit la dernière de nos lettres. Cependant je ne saurois finir sans vous donner quelques nouvelles marques de la délicatesse de mes sentimens pour vous. Les hasards de la guerre, M. Corbett, sont tels, qu'on ne sauroit se flatter d'être à l'abri du pillage de l'ennemi. Mon retour sain & sauf en ce pays est très-incertain. Il se peut que je sois fait prisonnier : il se peut

que je périsse. C'est pourquoi je pense que la partie de votre correspondance qui a trait à des matières politiques, sera plus en sûreté entre vos mains qu'entre les miennes. Vous la trouverez donc ci-incluse. Il n'est point d'accident qui puisse arracher du fond de mon cœur ce dépôt sacré; mais hors cet asyle, je n'en connois point d'aussi fidèle pour y confier des écrits. Que le Ciel daigne verser sur vous ses bénédictions, et nous rendre un jour encore une fois amis; c'est la fervente prière de celui qui est tout à vous.

H. Hammond.

LETTRE IX.

A Henri Hammond, Ecuïer.

LA générosité de votre âme m'enchante au milieu des douleurs qu'elle me cause. Oh ! Hammond, pourquoi faut-il que vous ayiez jetté dans mon chemin ce nouveau motif de tendresse ? Que n'avez-vous plutôt versé de nouvelle huile dans le feu ? que n'avez-vous cherché à augmenter mon mécontentement ? Cruel Henri ! quelle raison pouvez-vous avoir de refuser mon amitié, ou de la mettre à des conditions si humaines ? Il n'est pas encore trop tard. Il est encore en votre pouvoir d'allier le bonheur réel avec ce qui s'appelle le véritable honneur. Faites les derniers efforts, je vous en conjure, pour faire mon bonheur et le vôtre. Je brûle d'envie de

vous

vous embrasser, de vous donner la bénédiction paternelle, et d'y joindre ma fille unique.

CHARLES CORBETT.

LETTRE X.

A C. CORBETT, Ecuïer.

CELA ne sauroit se faire de la manière que vous le proposez : quoiqu'il n'en existe point d'autre que je ne fusse près d'accepter avec joie. Cependant quitter le père de mon Emilie, et le laisser avec un esprit prévenu contre moi; c'est partir avec un poignard dans le cœur. Hélas ! cette séparation va être par elle-même assez douloureuse, sans y ajouter encore ce surcroît de malheur. Permettez que j'ose vous supplier, Monsieur, de

m'indiquer quelqu'*autre* moïen de reconciliation. Pensez, ah ! pensez !...

HENRI HAMMOND.

LETTRE XI.

A HENRI HAMMOND, Ecuïer.

IL n'est pas *possible* d'y penser : et il n'existe même pas d'autres moïens dans la nature, que ceux que je vous ai proposés. Enfin, il n'en est, n'en peut être, ni *n'en sera* jamais d'autres.

C. CORBETT.

LETTRE XII.

A C. CORBETT, Ecuïer.

PUISQU'IL est ainsi, souffrez donc que je vous prie en grace de quitter entièrement cette matière, et d'être persuadé qu'en prenant ainsi congé de vous pour la dernière fois, il n'y a cependant point de bonheur ici-bas que je ne vous souhaite avec la plus grande sincérité.

H. HAMMOND.

LETTRE XIII.

A Henri Hammond, Ecuïer.

CE n'est donc pas encore de quelques jours que le vaisseau qui doit vous transporter au milieu des périls et des dangers sera prêt? Quelle charmante uniformité règne dans toute votre conduite! — Oh! vous le plus cher et le meilleur des amis; — et qu'elle est tendre cette attention que vous faites voir dans toutes les circonstances qui semblent avoir quelqu'influence sur ma tranquillité ou mon bonheur! Je repasse dans mon ame votre tendresse et votre générosité à mon égard avec une sorte de ravissement, mêlé de larmes, auquel je ne saurois donner de nom; mais, grace au Ciel, je trouve mon ame assez courageuse et mon cœur assez

grand pour répondre aux demandes que votre amour et votre constance me font tous les jours ; et, quoiqu'il y ait peut-être beaucoup de hardiesse à avancer une pareille proposition, je puis bien dire qu'en fait de sentiment et d'amitié, de bonne disposition et de vœux sincères, je ne serai jamais en reste avec vous, et que je ne crains pas de mourir votre débitrice ; et cependant, mon cher Henri, dans quel ravissement nous a jettés le court délai qui suspend votre voïage ! Hier au soir, mon cher ami, quels plaisirs j'ai goûtés ! —depuis six heures juſqu'à dix. — Dieu ! qu'elles ont été douces ces quatre heures ! — Concevez-vous quelque espace de tems qui pût entrer en comparaison avec celui-là ? Quels instans ! mon ame n'étoit qu'ardeur et que feu ; tous mes sens étoient anéantis, le sentiment intérieur existoit seul, il m'occupoit

toute entière : et l'Ange chargé d'enregistrer de semblables instans, s'il en est un dans la nature, n'en a certainement jamais marqué de plus beaux, de plus tendres, de plus doux, ni de plus purs. Pendant tout le tems qu'a duré cette charmante, cette précieuse entrevue, les expressions de nos lèvres étoient aussi ardentes qu'enchanteresses ; les agitations de notre sein, — le battement de nos cœurs. — Non, il n'est point de regard, point de mot, point de soupir, pas un instant dont ma mémoire ne conserve le souvenir avec le plus grand soin, et sur lequel elle ne prenne plaisir de s'arrêter avec une satisfaction toujours nouvelle. La Vertu sera sommée d'ouvrir son livre immortel pour y enregistrer les plaisirs honnêtes d'hier au soir parmi les plus pures et les plus innocentes actions de l'humanité. Ah ! qu'ils ont été doux ces momens ! mais

qu'ils ont été tristes ! mon cœur s'y arrêtera long-tems ; oui, il les considérera, les aimera, les chérira ; sans cesse ils lui seront présens, ils le seront tant qu'il lui restera une étincelle de sensibilité. Après que mon ami m'eut quittée, je n'ai pas cessé de converser avec lui, tantôt de vive voix par la force de mon esprit qui me le présentoit encore réellement et en personne devant moi, et tantôt par le secours de ce petit instrument, selon que mon imagination me guidoit ou me transportoit. Les brillantes scènes que je me peignois ! — leurs vives images qui m'enveloppoient ! — ah ! comment les rendre ? Ah, Henri ! plus j'examine votre cœur de près, plus je l'approfondis, plus j'analise et j'apprécie ses qualités, et plus je me sens saisie d'admiration, plus je vois que je lui dois des louanges. Oh ! mon cher ami, mon intime,

mon précieux ami, puis-je m'entretenir, soit de bouche ou par écrit, des heures innocentes et délicieuses que nous avons passées ensemble ? Si je pouvois vous peindre la moitié du plaisir et de la satisfaction dont mon cœur se sent pénétré à la seule idée que je m'en rappelle, que mon langage seroit éloquent ! — ce seroit l'émule du vôtre. « Vous, Prudes, » qui affectez la vertu, que la plus » sévère d'entre vous parle et soit » mon juge ». En dis-je trop ? Ah ! que n'ai-je des termes assez pleins de feu, assez embrâsés, pour en dire encore davantage ! c'est une tâche qui est au-dessus de mes forces. Je me trouve agitée entre la vanité, la reconnoissance, la sensibilité et la tendresse. Telle est la détermination, telle est l'expression véritable de mes sentimens : ils ne sont point prononcés au hasard ; je les fonde sur l'expé-

rience la plus parfaite. La bonté de mon choix a suffisamment été confirmée. « Des preuves en foule se sont » succédées, et la dernière a toujours » été la plus forte ».

Soïez bien sûr que j'ai lu et relu avec autant de tendresse que d'attention la lettre dans laquelle vous cherchez par les sentimens les plus délicats à me faire agréer votre départ. Je l'ai, en vérité, lue et relue tant de fois cette chère lettre, que les caractères en sont presque effacés, — je veux dire du papier seulement ; car, ailleurs, l'impression y est bien *pure*. Oh, Hammond, Hammond ! que votre plume est touchante ! et de quelles tendres agitations le cœur ne se sent-il pas ému à son commandement ! Tandis que je lisois celle que vous m'avez envoïée ce matin, la crainte et le plaisir, les plaintes et la résignation, les larmes de la douleur

et le sourire de l'espérance se combattoient en moi, et se succédoient tour à tour dans mon ame. Dans chacun de mes membres je sentois la force et l'effet de votre tendre éloquence : elle avoit le pouvoir de rendre uni le front ridé de la guerre, et je me figurois vous voir revenir victorieux de la bataille ; chaque sensation différente règnoit à son tour : dans un moment je me sentois consolée ; dans un autre, j'étois glacée d'effroi.

Quelle est l'impression que je puisse dire ne s'être pas fait sentir à mon ame, et n'y avoir pas établi sa puissance ? transportée sans cesse du centre des allarmes, au sein du repos ; de l'abîme de l'agonie, au faîte du suprême bonheur. Cependant, mon bon ami, il faut une inspiration violente, une imagination plus forte et plus fertile que la vôtre pour me dé-

guiser l'orage qui s'élève autour de moi, et pour m'y rendre insensible. Ce n'est pas mon caractère de me faire des événemens de la vie une source de misère inutile. Au contraire, j'ai une forte inclination qui tient même à mon tempérament, qui me rend toujours contente de tout, et j'ai dans ma constitution une sorte de qualité résistante qui me porte naturellement à chasser loin de moi tout mal imaginaire. Mais le départ d'Henri *n'est pas* un mal imaginaire. C'est un coup de foudre qui, suspendu dans le moment présent, ne manquera pas néanmoins de m'écraser lorsqu'il viendra à tomber. Il tombera certainement dans l'espace de — combien? Peu de jours. — Ah! grand Dieu, aïez pitié de moi, épargnez-moi. — Le tribut de ma tendresse coule à grands flots sur mon papier. Ma main tremble, soumise aux

terreurs de mon cœur; & je laisse échapper la plume.

EMILIE.

SUITE.

IL faut encore que j'ajoute à cette lettre quelques nouvelles observations que la lecture que j'en viens de faire, a fait naître. Sur la fin il paroîtra peut-être que j'en ai trop dit. Je ne suis jamais tout-à-fait contente de mes expressions. Des motifs qui partent de la plus délicate considération, m'inspirent toujours la crainte d'avoir dit trop ou trop peu. Je réprime souvent ce qui est prêt à s'échaper de mes lèvres, et j'examine scrupuleusement avec les ieux de l'esprit chaque tendre mouvement que je veux rendre, avant d'oser risquer de lui donner l'existence du langage. Mais, vous

allez me quitter? Ah ! ne partez pas saisi d'aucun sentiment préjudiciable à votre Emilie. Si, par égard pour la décence et pour l'usage du monde, ou pour les préjugés d'un père que je respecte, ou pour l'idée particulière que je me forme du *decorum* qu'il convient à toute femme non mariée d'adopter ; si ces raisons, Henri, m'ont quelquefois empêchée de vous faire des déclarations plus cordiales ; — déclarations que les vôtres si tendres, si fortes, si élégantes, vous donnent bien droit d'attendre de moi; — *considérez* ce que je suis, considérez mon sexe, considérez ma situation ; songez que si je suis le choix de mon Henri, je n'en suis pas moins femme et je n'en suis pas moins soumise à un père. *Ce même* honneur qui nous est si cher à tous deux, demande de nous des devoirs d'espèce différente. Ma raison veille si scrupu-

leusement sur ma conduite, qu'un certain je ne sais quel instinct, semblable au désaveu intérieur qu'on donne à une mesure mal prise, a souvent réprimé le langage le plus tendre, de peur que je ne passasse ces bornes sacrées qui font la base principale et la partie la plus délicate de la réputation d'une fille. Peut-être ai-je porté ce scrupule à l'excès : mais il n'étoit pas plus en mon pouvoir de m'en empêcher, qu'il ne l'est de retenir mes larmes toutes les fois que l'idée d'une séparation prochaine se présente à mon esprit. Vous avez paru quelquefois me blâmer : mais, si je me suis trompée, mon erreur ne peut, tout au plus, être regardée que comme une petite exubérance qui se rencontre sur une tige saine et nourrie dans un bon terrein : et je ne crois pas que mon cher Henri pense mal de moi pour l'encourager. Acquit-

tez-moi donc, ah ! acquittez-moi de toute ruse et de toute finesse méprisable, et ne croïez pas que je puisse être un instant insensible ou ingrate.

Vos dernières lettres, mon ami, seront conservées comme autant de reliques de vertu qui doivent l'emporter sur tout autre principe que des égards particuliers et personnels pourroient m'inspirer : et toutes les fois que je me sentirai révoltée par la folie ou la dépravation du genre humain, j'aurai recours à ces précieuses pages, et *là* je me remplirai des trésors cachés qu'un tendre cœur a su y répandre ; j'oublierai les folles extravagances qui remplissent les sociétés d'aujourd'hui ; et, pour l'amour de toi, je me réconcilierai avec l'espèce. Adieu encore une fois.

EMILIE.

LETTRE XIV.

A Emilie Corbett.

LA précieuse lettre de ma charmante Emilie est serrée dans mon sein, au moment où je prends la plume pour y répondre. Elle m'est parvenue chez ma pauvre Louise,—oui, comme j'étois chez ma languissante et aimable sœur : elle me dit qu'elle vous attendoit. J'ai passé une heure dans une attente agréable ; mais devenue dans la suite douloureuse. — Ah ! *combien* elle l'a été douloureuse ! — Vous ne veniez point. Quelle en pouvoit être la raison ? Enfin, cela n'y fait rien. Apparemment que cela n'est pas *possible*, ou que cela n'est pas *convenable*. Le *convenable* et le *possible*, comme vous savez, sont deux principes qui gouvernent toutes nos actions.

actions. Malgré ces sages réflexions, il me manquoit encore l'héroisme nécessaire pour m'aider à soutenir cette attente avec cette sérénité décente qui se doit à la présence d'un tiers. Louise me dit, avec des larmes qui ajoutoient à l'éloquence de son expression : — « Quoi, mon frère, » est-ce que l'exemple de la durée » des malheurs d'une sœur frustrée » dans son attente, et frustrée pour » *toujours*, ne vous a pas appris à » supporter la perte *d'une seule* entre- » vue » ? J'ai bien senti la force du reproche, mais il n'a pas enlevé mon inquiétude. Pour mitiger en quelque façon la chose, je pris une plume qui se trouva à ma portée, et j'ai marqué mes agitations : je les ai marquées, ma chère Emilie, en vers, car les vers se sont présentés ; puissent-ils vous être agréables ! Puisse la sincérité des sentimens qui y sont peints, réparer

les défauts qui peuvent se rencontrer dans la poésie ! Faites-moi dire que vous êtes tranquille, & tâchez que je vous voïe ce matin aussi gaie que vous devez l'être. Louise vous attend à dix heures. La pauvre enfant ! quel malheur que la perte d'Edouard ! Ah ! si le frère d'Emilie étoit encore en vie ! — Plût à Dieu qu'il vît les torts faits à cet infortuné pays avec mes ieux, et qu'autant inspiré par Louise, comme je le suis par Emilie, il fût occupé à préparer ses armes pour défendre les intérêts de la Grande-Bretagne à côté de

HAMMOND.

N. B. On a cru devoir supprimer ici les Stances angloises qui suivoient cette Lettre, attendu que, rendues en prose françoise, elles devenoient fort insipides, & que la Poésie n'eût pu les relever qu'en substituant d'autres pensées à celles de l'original.

LETTRE XV.

A Henri Hammond, Ecuïer.

Tout ce que cette belle fleur qu'on nomme l'intelligence humaine, peut, après avoir reçu la plus belle culture, produire d'élégant, de beau ou d'aimable, se trouve exprimé et rendu dans la correspondance de mon cher Henri; et sur-tout dans le précieux présent que renfermoit son dernier billet daté de l'appartement de Louise. Ah! pourquoi Emilie n'est-elle pas un juge accompli, afin que ses applaudissemens puissent réfléchir sur mon héros tout l'honneur qu'il mérite de recevoir! Puisque cela ne se peut pas, qu'il suffise donc de vous dire que dans ces tendres effusions de votre cœur vous avez donné à Emilie de nouvelles preuves de votre

tendresse, quoiqu'il n'en fût besoin d'aucune pour augmenter dans mon sein la vivacité de mes sentimens. Cependant, de si charmantes répétitions ne sauroient être mal reçues : et Hammond ne refusera, ni ne dédaignera pas sans doute ce tribut peu présomptueux, — cette humble lettre pleine de reconnoissance, que la simple nature dicte et que l'affection la plus pure vient lui offrir. Cette couronne n'a pas sans doute le mérite que présenteroit l'abondant feuillage du laurier ; mais c'est la simple, petite et humble feuille de la gratitude et de l'amour.

Mais pourquoi faut il que je tremble dans le moment même où je m'occupe des louanges que je dois faire de vous ? Ah ! mon cher Henri, cette Amérique, ces chances de la guerre, ce théâtre de malheurs déjà fatal à l'amant de Louise ! —

L'idée seule m'en fait évanouir. Le tems s'approche, il viendra nous surprendre comme un voleur, même tandis que je parle de sa fuite. Vos vertus me sont connues, je les ai toutes éprouvées, — elles sont présentes à mes ieux, elles enchaînent mon cœur en se tournant autour de lui, comme un lien. C'en est trop, — je n'y saurois plus tenir ! Par grace soïez donc moins tendre, — moins aimable, — moins séduisant. Ah ! si vous tirez ainsi la chaîne si près, — si fort : si vous la serrez jusqu'à ce qu'il ne me *reste* plus d'autre ressource de consolation et de joie que dans le dernier contact, — ce contact exquis et enchanteur : — si vous vous efforcez ainsi d'annihiler pour moi tout autre objet que vous dans la nature, — d'y créer un vuide, — ou de ne le remplir dans mon idée que par votre existence, — et que cette exis-

tence soit sans cesse exposée aux plus cruels dangers, — que faut-il que je devienne ? ou quand la cruelle nécessité viendra vous arracher de mes bras, ce qu'elle se prépare à faire, comment pourrai-je la supporter ? L'imagination se perd lorsqu'on réfléchit sur la vaste et formidable distance qui doit bientôt nous séparer. Et encore nous séparer pour un tel dessein ! Qu'il reste alors bien peu d'espoir, bien peu de consolations ! La correspondance sera différée, — interrompue, — interdite. Ces tendres et douces consolations qui coulent réciproquement dans les lettres de deux amis, vont désormais être à la merci des vents et des flots. Nos sentimens dépendront des circonstances effraïantes de la guerre. Nous ne respirerons plus le même air, nous ne reposerons plus dans la même île, — hélas ! nous n'habiterons plus le même

hémisphère; mais, c'est à toutes les suites de la séparation, de l'incertitude et de la misère que nous allons être en proie.

Cruel et mortifère esprit de la contention, — patron, protecteur et inspirateur du carnage et du sang répandu! Toi, qui exerces contre la nature tes ravages dans le sein des mortels, (où les graces et les tendres affections devroient seules habiter) qui soulèves l'homme contre l'homme! —Toi, qui as précipité, avant le tems, un frère dans le tombeau, et laissé derrière un père, une sœur et une amante pour pleurer son sort. —Toi, dont la lance menaçante fait trembler actuellement mon cœur palpitant, à l'aspect des dangers que va courir l'objet que j'adore! — *Guerre!* ..... armée de toutes parts pour détruire, tu enlèves à l'espèce humaine jusqu'à la moindre étincelle de bon-

heur et d'humanité. — Que tes horreurs sont variées et terribles !

En vérité, Henri, je n'y saurois tenir !

Cependant, un peu de réflexion. — Votre parti n'est-il pas pris ? — à quoi donc m'occupé-je là ? à vous enlever votre courage ? Ah ! pardonnez mon inconséquence. — Je ne saurois m'en empêcher. — En vérité, je ne le saurois ; cela est plus fort que moi. Il n'est point de mots, point de plume ; non, point de plume, pas même *la vôtre*, mon meilleur ami, toute éloquente, toute divine qu'elle est, qui puisse peindre les effusions de la nature telles qu'elles s'élancent hors de mon cœur dans ce touchant instant. Considérez le sort d'Edouard, et voïez quel peut être le vôtre : considérez les chagrins de Louise, et sentez quels seront peut être bientôt ceux d'Emilie. Cependant, que

dis-je

dis-je là ? N'ai-je pas lieu d'être contente de la plus tendre et de la plus invariable des sollicitudes que vous me témoignez, sans aller encore contrarier un genre de conduite que vous m'assurez être un devoir qui ne sauroit se mettre de côté sans déshonneur ? Hélas ! Henri, ce que votre cruel brevet exige de moi, est bien amer : être réduite à ne pouvoir ni censurer, ni approuver, est quelque chose de bien dur ! Je n'ose pas en écrire davantage, car je sens les vagues de l'attendrissement s'accumuler en foule sur moi. Peut-être, dans une si tendre crise, que je pourrois vous conseiller de —.

Non, je ne veux plus me *fier* à ma plume. Je me souillerois dans votre *estime*, si je la tenois plus long-tems. Oh ! Henri, Henri, pardonnez-moi et plaignez-moi. Conservez-*moi*, en vous conservant *vous-même*. Ne don-

nez pas à la gloire *plus* qu'il ne lui appartient ; et mettez *quelque chose* de côté pour la tremblante

EMILIE.

LETTRE XVI.

A EMILIE CORBETT.

HÉLAS ! qu'allez-vous devenir avec cet excès de tendresse ? ma chère Emilie, mettez un peu de discrétion dans votre sensibilité. Votre dernière lettre pleine d'élégance et d'affection, a pénétré mon âme. Les pleurs de la douleur et celles de l'admiration se mêlent ensemble lorsque je la lis. Cependant, souffrez que je vous supplie de fortifier un peu *votre* esprit, si vous ne voulez pas affoiblir *le mien* tout-à fait. Que votre Henri n'aille pas déshonorer la cause qu'il doit défen-

dre, ni souiller la profession qu'il a embrassée. Chère et malheureuse amie, faites encore un grand et généreux effort pour relever votre courage qui s'affaisse, pour supporter votre corps qui s'affoiblit, et pour conserver une vie qui *m'est* si précieuse, que le même coup —

Je ne saurois continuer plus longtems ce sujet. — Ranimez, ranimez-vous, mon Emilie, — pour l'amour de moi, faites usage de tout votre courage. Nous sommes tous deux jeunes; — c'est la même Providence qui nous protège par mer ou par terre; dans le champ hideux de Mars, aussi bien que dans les plaines fleuries de la Paix. *L'avenir* est un espace immense, et peut contenir dans son cercle plusieurs bonheurs successifs. Bravez hardiment l'orage. Vos réflexions sont trop tristes : il se présentera, n'en doutez point, différen-

tes occasions pour accélérer notre généreuse correspondance. Le vaste champ du sentiment et de la sensation nous sera toujours ouvert. A l'aide de notre plume, de ce petit, mais aimable instrument, nous pouvons toujours parcourir ces espaces que l'océan semble séparer. Quelqu'éloigné que je sois, vous devriez du moins apprendre à regarder comme un très-grand bonheur que dans un coin de la nature animée il existe un adorateur d'Emilie, — aussi attaché qu'il vous est cher, qu'aucune circonstance ne pourra faire changer, et qui ne sauroit manquer de demeurer vrai et fidèle au plus petit sentiment de la joie, comme à celui du malheur. Jettez, Emilie, un coup-d'œil attentif sur les viles passions et les satisfactions vulgaires de la vie ordinaire, — des amans du commun. Considérez-les attentivement, et ensuite

examinez votre cœur, — examinez le mien. Considérez la véritable nature de l'affection qui les unit. — Est-ce que la supériorité de notre attachement ne vous enfle pas d'un généreux orgueil ? Oh ! Emilie, il ne faut pas vous affliger ainsi. Nous avons tous deux lieu d'être contens.

Quoi ! est-ce qu'Emilie pleure encore ? Apprenez, ma chère amie, et reconnoissez que, quoique cette source pure de l'amitié sacrée qui nous unit, puisse de tems en tems se trouver troublée par un mêlange d'amertume, comme le sont, plus ou moins, *toutes* les affections des cœurs vertueux ; — il existe néanmoins des momens dans lesquels le bonheur se montre subitement avec un éclat qui répare bien toutes les peines et les traverses que l'on a précédemment éprouvées. Tels étoient les momens que j'ai passés, lorsque j'ai jetté à la hâte ces vers que

vous avez daigné honorer de vos précieuses louanges. Tenons la balance égale entre les maux et les plaisirs que nous éprouverons ; et ne nous plaignons pas. Lorsque nous nous surprendrons abîmés des chagrins causés par quelqu'attente frustrée, ou prêts à céder sous le poids des langueurs dont le malheur nous accablera, fortifions-nous par l'assurance que la joie viendra nous ranimer, dès que tous les obstacles seront cessés, et qu'elle coulera doucement et agréablement pour nous dans ses véritables canaux. Sa source, ma chère Emilie, ne sauroit jamais s'épuiser. C'est comme le crystal d'une eau vive qui coule sans cesse, et dont la surface ne peut garder aucune impureté.

Ah ! qu'y a-t-il au monde de plus capable de faire dégénérer le cœur d'un militaire, en celui d'un lâche, que les pleurs d'Emilie ? Eh bien ! elle ne

se *laissera point aller* au torrent qui l'*entraîne*. Elle nourrira dans son sein les douceurs de la joie et de l'espérance. Elle réprimera ces transports convulsifs que cause l'anxiété, et qui font tant de tort à mon honneur et à sa santé. Elle surmontera les vagues effrénées de l'adversité, sans en être submergée. Considérez tout cela, ma chère Emilie ! Allons, mon amie, souffrez que je vous retrouve encore vous-même : reposez-vous avec une parfaite confiance sur mon affection : cherchez à vous amuser et à vous consoler : cessez de murmurer et de vous affliger.

Faites cela, et tous vos tendres vœux seront récompensés ; — faites cela, et tout ira bien. La paix rentrera dans votre sein, et étendra ses aîles d'albâtre sur votre tête.

HENRI HAMMOND.

LETTRE XVII.

A Louise Hammond.

JE ne saurois en venir à aucun arrangement avec ce téméraire frère que vous avez. C'eſt un déterminé. Essaïez *votre* influence pour l'amour d'Emilie, — pour l'amour de votre pauvre Edouard qui a été assassiné, — pour l'amour de *vous-même*, et pour l'amour aussi de celui qui auroit bien *souhaité* d'être votre père, et qui n'en est pas *moins* votre affectionné *ami*,

CHARLES CORBETT.

LETTRE XVIII.

A C. Corbett, Ecuïer.

POURQUOI, ſur les derniers momens de ma vie, me mettez-vous ainsi à l'agonie? Cela s'accorde-t-il avec le caractère de père ou d'ami? Mon frère eſt fortement persuadé qu'il marche dans le sentier du devoir. —Le malheureux Edouard, quoiqu'il suivît le chemin opposé, hélas! s'imaginoit bien aussi en faire autant. Si les prières d'Emilie sont sans puissance, que peut faire la pauvre Louise? De *tous côtés* je suis sans pouvoir. Je manque de tout, excepté de la *résignation* au souverain vouloir du Ciel, auquel je suis toute dévouée. — Ne m'en dépouillez donc pas, en ranimant des images que ni mon esprit, ni mon corps ne peuvent supporter.

— Mais abandonnez-moi, M. Corbett, je vous en prie, abandonnez-moi à la force de mes principes religieux, sans réveiller en moi les passions que j'ai assoupies. Le jour que mon frère fera voile, sera celui où je quitterai cette ville tumultueuse pour me rendre dans mon éternelle demeure. Adieu.

LOUISE HAMMOND.

LETTRE XIX.

A Henri Hammond, Ecuïer.

Avec quelle douceur, quelle élégance vous me faites des réprimandes, Hammond ! & qu'elles sont plaisantes, qu'elles sont agréables les pleurs que j'ai répandues sur la lettre que j'ai devant les ieux ! Je rougis quand je pense combien vous me surpaſſez, Henri ! il eſt rare que l'espérance répande ses raïons sur moi, dans le cas où ses douces illusions me seroient le plus nécessaires. Mais *vous* m'avez *inspirée*. Pauvre, pathétique Louise, que ne donneroit-elle pas pour avoir Edouard dans le même cas qu'Henri ! Avance donc, déses-poir impie ! je suis plus tranquille, — je me sens mieux. Infiniment plus tranquille, — infiniment mieux. Je

vous donne ma parole d'honneur que je le suis. Cependant, le jour *tant redouté* vient toujours s'offrir à moi; — on diroit que c'est un esprit malin qui me croise à chaque tour que je fais, — à chaque pas. Que la nature humaine est perverse, en nous portant ainsi à rejetter le plaisir que nous possédons, pour anticiper des chagrins qui n'auront peut-être jamais lieu ! Ah ! que je voudrois bien voir la charmante heure de votre retour, mon ami ! Elle *viendra*, Henri, n'est-ce pas ? Et en même-tems votre sympathisante tendresse sera salutaire; — en vérité elle le sera, elle l'*est* déjà.

Faire de vous un *lâche*, dites-vous? Dieu m'en garde ! Mes ieux, séchez-vous dans l'inſtant, — vos pleurs seroient un crime pour l'objet de mon cœur. Oh ! Henri, vous m'avez touchée de près. La considération, — la seule considération de votre honneur

est capable de me réconcilier avec notre séparation. Allez donc, — poursuivez la route de la gloire; et, grand Dieu! puisse-t-elle aussi devenir celle qui vous conduira promptement dans les bras de la paix & dans ceux

d'EMILIE.

LETTRE XX.

A EMILIE CORBETT.

ENFIN, il en eſt tems, ma chère, à jamais chère Emilie, appellez à votre ſecours toute votre confiance et tout votre courage. L'instant approche qui va nous ſéparer. Les ordres pour faire voile sont arrivés. C'est la voix de mon pays qui m'appelle, — et qui m'appelle à la dernière extrémité. Elle ſomme ses enfans de prendre les armes pour sa défense.

Serai-je sourd, — ne lui obéirai-je pas ? Oh ! si ; je lui obéirai ! J'ai l'approbation de mon amie ; — je pars sous les auspices d'Emilie, son aveu est la trompette qui m'anime. — Sa vertu m'habille pour le combat. Il me semble voir devant moi la charmante Emilie lancer le raïon de l'inspiration sur moi à travers la beauté dont elle eſt couverte. Allons, s'écrie-t-elle, allons, Henri, *il faut partir :* je cède au généreux sacrifice. Je te prête à mon Roi : je te prête à la Grande-Bretagne. — Je te confie à cette Providence dont nous devons un jour finir par reclamer l'équité : je me rends. Va donc, mon Henri. — Adieu. — Va. —

A mesure que les vaisseaux iront et viendront, mon Emilie, nous ne manquerons pas de nous informer fidèlement l'un de l'autre, et de demander réciproquement de nos nou-

velles : et ce sera avec une *tautologie* chère et précieuse, que nous répéterons sans cesse les vœux que nous devons un jour solemniser. Mais, dès ce soir, il faut que nous nous disions les derniers adieux. Souffrez donc que je les dépose ces tendres adieux dans votre sein, chez mon aimable sœur. Je ne vous écrirai plus. Que les pleurs silencieuses de Louise servent de frein à nos plaintes. Si la patience a le pouvoir de *la* consoler dans ses heures de *désespoir*, certainement le plaisir peut bien *nous* sourire dans les instans de *l'espérance !* Considérez la nature des circonstances qui exigent toute la fermeté dont je suis capable, et ne me privez pas de cette force, —de cette ardeur, — de cette intrépidité, — qui sont publiquement dues, dans des tems tels que ceux-ci, à *votre* pays et au *mien*. Adieu.

H. HAMMOND.

LETTRE XXI.

A Henri Hammond, Ecuïer.

IL n'est pas possible, mon frère. Je ne saurois vous voir dans les derniers momens de votre séjour en Angleterre : je vous aime trop pour y tenir. Dans cet instant même ce n'est pas sans peine que je tiens la plume. Ma tendresse est trop grande et ma constitution trop foible pour soutenir une telle entrevue ; — pour soutenir les pleurs d'Emilie, les embrassemens de mon frère et mes propres chagrins. Ainsi, excusez-moi. C'est la sincérité de mon affection qui m'oblige à m'absenter. Je ne veux point vous décourager, ni ajouter encore au poids de la sympathie d'Emilie pour vous. J'arracherai ma tête de cet ennuïeux oreiller, et je partirai pour ma campagne

pagne avant que vous arriviez. Cet indéchiffrable grifonage vous sera remis par le domestique que je vous laisserai pour vous servir. Les vœux que je fais pour vous, vous sont assez connus, et je me flatte que vous me rendez même assez de justice de ce côté-là, pour n'avoir pas besoin que je vous les répète. Vous n'avez pas besoin que je vous dise combien je vous aime. Cependant, j'ai une prière à vous faire, j'espère que vous ne la refuserez pas à la pauvre Louise.

Vous allez vous rendre précisément à l'endroit où le plus cher et le plus aimable des hommes (permettez que je le traite ainsi, et n'opposez pas le langage de parti à celui de la nature) a été assassiné; ou, si ce terme vous offense, a été honorablement tué.

Sa mémoire m'est chère, Henri, — ses *cendres* ne sauroient m'être indifférentes. Ah! si vous pouviez dé-

couvrir la place où il a péri ; — si vous pouviez seulement m'assurer que ses reliques sacrées ; — si vous pouviez seulement y verser une pieuse larme, y lâcher un tendre soupir pour l'amour de Louise ! Mais, cela ne peut se faire. — Je sens ma foiblesse, et peut-être que je vous en infecterois.

Cependant, comme votre cœur est dans ce moment rempli d'amour, il doit en être d'autant mieux disposé pour les traits de générosité. C'est pourquoi, si par un heureux hasard, au milieu des tumultes & des ravages de la guerre, on avoit accordé aux restes précieux de mon cher Edouard un tombeau de gazon, une petite éminence de terre, — ah ! n'oubliez pas de le visiter, — n'oubliez pas de le préserver de plus grande violence, — n'oubliez pas enfin que cet endroit est consacré par un déluge éternel

de pleurs qui coulent des ieux d'une sœur ; par l'amitié et par l'amour. Adieu.

LOUISE HAMMOND.

LETTRE XXII.

A HENRI HAMMOND, Ecuïer.

LE rendez-vous est fixé ; et, par un heureux arrangement, je serai en état de passer avec vous quelques heures de précieuse mélancolie. Hélas ! mon ami, mon cher Henri, la nature exigera son tribut, et je ne saurois, — en vérité, je ne saurois — refuser de le lui rendre. Cependant vous endormez le génie de la douleur par les charmes puissans de votre langage, et je me flatte que je vous aime trop pour vous déshonorer. Quant au droit des gens, j'avoue que je n'y connois rien ; — mais, tout ce

que je sais, c'est que d'un côté j'ai perdu un frère dans cette maudite et sanguinaire querelle, & que par conséquent il n'est pas improbable que de l'autre côté je puisse perdre même *plus* qu'un frère. Tous deux cependant ont eu l'art de me persuader qu'ils avoient raison, et qu'ils marchoient sur la ligne de leur devoir. Hélas ! comment la mienne pourra-t-elle se tirer d'un tel embarras ? Disons donc qu'il faut que la raison soit muette, et que l'humanité pleure. Mais, je me tais, je ne dirai plus rien. Les femmes sont environnées de calamités ; et le seul parti qui leur reste à prendre, est de baisser la tête en signe de soumission à leur malheur. Je suis malade, et je vous serai bien obligé de m'accorder autant de cette — ah ! comment dirai-je ? — de cette *dernière* soirée, que vous pourrez.

EMILIE.

LETTRE XXIII.

Emilie à son Père. (*).

Vous avez donc trouvé, suivant toute apparence, le billet de Louise, par lequel elle fait à Emilie et à Henri l'offre de sa maison pour s'y trouver ensemble ce soir. Comment, ce billet a pu vous tomber entre les mains, c'est ce que je ne saurois deviner. Il faut qu'il me soit échappé des doigts, car la main de l'agitation est rarement sûre ; et le cœur qui est à l'agonie, ne sauroit toujours prévoir tous les accidens. Après tout, quels que soient les moïens par lesquels ce papier *vous* est parvenu, je n'en suis pas fâchée, oh ! mon cher père. Au contraire, il

(*) Ecrite dans sa chambre avant d'aller au rendez-vous de son amant.

semble que le poids qui m'étouffe, en soit plus allégé : car je me sens offensée d'avoir l'apparence de comploter, ce qui peut si bien admettre une parfaite explication. La voici : Vous avez prié M. Hammond de ne plus me rendre de visites, il a obéi. Vous exigez de moi que sans entrer dans aucun détail sur vos motifs, je m'abstienne de vous parler de lui. Vous voïez que je vous obéis. Vous avez desiré que j'emploïasse tout le crédit que je pouvois avoir sur son esprit pour l'empêcher d'aller en Amérique. Oh ! pour cela, je crois que vous pouvez bien vous figurer *avec quel empressement*, et comme vous n'ignorez pas la passion favorite d'Henri, vous pouvez bien deviner aussi *avec quelle inutilité* j'ai entrepris cette commission. Le double plaisir de vous obliger, vous mon père, et de satisfaire mon cœur, m'a même en-

gagée à débattre cet article, jusqu'au point qu'il ne s'en est peut-être guère fallu que je n'aie changé son amour en dégoût. Depuis, vous m'avez ordonné de cesser d'aimer ; et, avec la plus grande ingénuité je vous dis moi, que cela est impossible ;— impossible, mon très-cher père, parce que cela répugne à tous les principes qui ont toujours fait la base et la règle des actions de ma vie.

La considération ! —Oh ! ce terme est trop froid.—L'amour que j'ai pour Henri, n'est pas, vous le savez, l'effet d'un caprice momentané, de la fougue romanesque d'un caractère impétueux, ni celui de cette sotte admiration, que la folie a pour un habit rouge. Dans le fond, je suis fort affligée du choix qu'il a fait de la profession des armes : et vous conviendrez que la mémoire de mon *frère* me coûte trop de pleurs, pour être fort

éprise d'uniformes : mais, ma tendresse étoit antécédente à tous ces malheurs ; & il n'en est aucun qui puisse diminuer ce que votre jugement et l'éloquence de mon propre cœur ont si long-tems approuvé. Le dégoût actuel et déclaré que vous faites voir pour M. Hammond, est subit : et vous m'avouerez qu'une affection fixe et déterminée ne sauroit facilement se prêter à de semblables révolutions. Ce qui est si bien enraciné dans la nature, ne sauroit sans beaucoup de peine, d'effort et de travail être arraché par l'art. Comme ceci, Monsieur, vous déplaît, je m'y trouve intéreſſée. Mais faudroit-il que j'en vinsse à vous tromper, afin de faire ma paix ? faudroit-il que j'agisse en dénaturée, afin d'être *filiale* ? Mettrai-je, de propos délibéré, deux grands devoirs en opposition l'un à l'autre, pour détruire par ce moïen

le

le mérite de tous les deux? Non; vous me mépriseriez si j'en étois capable, et je me mépriserois moi-même. Parce que vous voïez que dans ce cruel moment, où je suis sur le point de perdre ce que vous regardiez vous-même dernièrement comme très-précieux, je suis encore capable d'écrire avec une tranquillité si raisonnable, n'allez pas prendre cela pour une marque de mon indifférence, — mais plutôt comme une preuve, — et peut-être la plus forte que je puisse vous donner — de cet inviolable et ferme attachement qui, sorti du sein de l'honneur, est nourri par la vertu. Ressentir de *l'attachement*, c'est obéir à la nature. En ressentir pour un homme de bon *sens*, d'*honneur*, c'est obéir à la délicatesse et aux sentimens; c'est la marque à ce que j'entends d'un bon caractère. — Telles sont au moins, mon très-ho-

noré père, les règles que j'ai reçues de vous. Voudriez-vous actuellement contredire vos propres maximes ? ou, lorsque l'objet augmente en mérite, est-ce là le tems de lui ôter cet amour que la nature et le bon sens semblent demander de voir augmenter aussi en proportion ?

Mais, à ce qu'il me paroît, vous fondez votre espérance sur l'adoucissement que, suivant vous, doivent produire l'absence et le tems. Je n'entreprendrai pas de répondre de la force de mon esprit, car je sais combien notre nature est fragile. Si mon père trouve quelque consolation à compter sur l'effet que ces sortes de ressource *peuvent* produire, je ne veux pas le priver du plaisir de flatter ses espérances de ce côté-là. Grace aux soins qu'il a pris de perfectionner mon éducation, je ne suis pas assez étourdie pour m'épuiser en pro-

testations d'une *constance éternelle*, dans le seul dessein de tourmenter un père en *opposant mon cœur* à ses desirs. Je préférerois de me méfier de mon propre caractère ; et, en lui exposant avec candeur mes sentimens et mes affections, de le prier de les examiner et de voir lui-même ce qu'il en pense. — Mais, je ne saurois me résoudre à tromper une personne qui a tout droit d'attendre de moi que je le traite avec franchise. Je ne fais point de serment : mais n'est-il pas naturel de croire qu'en raison de ce qu'un attachement est plus réfléchi, il doit être fixe et permanent ? Or, cette inclination-ci étant la première et la seule de ma vie, (et aïant sur-tout pour objet un homme d'une réputation sans tache, et de mœurs aussi pures que les miennes) n'ai-je pas droit de soupçonner fortement que — mais, non : jouissez de l'opinion

que vous vous êtes si vivement formée. Rendez-vous grace à vous-même, mon père, pour la douceur de vos défenses. Vous ne faites point de menace, —vous ne vous emportez point. Tout cela auroit pu augmenter mes chagrins, mais n'auroit jamais diminué ma tendresse; circonstance à laquelle les parens semblent ordinairement faire si peu d'attention, qu'ils ne manquent jamais de détruire l'effet de leur autorité par la véhémence avec laquelle ils l'exercent. Ils vous étourdissent sans vous convaincre; vous épouvantent sans vous ramener; et justifient en quelque sorte votre désobéissance par la manière dont ils vous y contraignent.

Oh, Ciel! l'heure sonne. — La voilà donc venue cette heure? — la minute, — l'instant approche. Je sonnerai le domestique pour mettre cette lettre dans la salle. Mes jambes n'ont

presque pas la force de me porter jusqu'au bas de l'escalier. Mon âme ingénue s'adresse à vous pour obtenir votre pitié, — la lui refuserez-vous? Ah! mon père, mon père, tout mon courage est déjà épuisé, avant que l'épreuve ait commencé. Permettez que je sois malheureuse; — préparez-moi, — ah! préparez-moi la main paternelle pour mon retour, et que *ma* tendresse n'éteigne pas *la vôtre.* Adieu.

EMILIE.

LETTRE XXIV.

Henri à Emilie (*).

J'AI encore quelques minutes à moi avant que la chaise de poste soit prête. Je les consacrerai à Emilie. Réprimez, je vous en supplie encore, cet excès de sensibilité. Ce n'est pas que je veuille étouffer absolument en vous quelques larmes silencieuses, quelques tendres soupirs, non plus que les effusions d'une douce et tendre mélancolie; — mais un combat pareil à celui d'hier au soir —

Et, malgré tout cela, je sens l'absurdité de mon propre raisonnement. — Cependant ne vous frappez point d'images chagrinantes et désespérantes. Nous nous *rejoindrons* infaillible-

(*) Après leur entrevue.

ment quelque jour dans un tems plus heureux. — Il n'est pas dit que nous devons à jamais être privés des douceurs d'un commerce social et domestique : au sein de la paix de notre ménage nous jouirons sans gêne, sans artifice et sans déguisement des avantages d'un attachement aussi délicat et aussi bien fondé que le nôtre. — Oui, soïez-en bien sûre, nous en jouirons.

Ah ! ma chère Emilie, vous vous devez à vous-même, et à moi aussi, ces sages réflexions, et je vous prie en grace de vous y livrer. Si EMILIE ne s'arme pas de courage, comment HENRI peut-il se flatter de vaincre ? c'est trop d'avoir à sentir pour elle et pour lui-même.

L'instant du départ est arrivé. On m'appelle. Adieu, — la plus chère et la plus aimable des amies, — adieu !

Ah ! j'apperçois votre domestique. — Il accourt vers moi. — Le voilà. — Un paquet ! précieux compagnon de voïage ! je le reçois précisément avant de monter dans la voiture. Dépêchons-nous de cacheter ce billet, afin qu'il vole vers vous (*). Dieu vous garde et répande sur vous ses bénédictions les plus précieuses. — Adieu, dix mille fois adieu.

HENRI HAMMOND.

(*) L'Anglois porte, *I hurry to press a wafer on that flying billet.* Mot-à-mot, *Je me hâte de presser un oubli sur ce billet volant.*

LETTRE XXV.

A Henri Hammond, Ecuïer.

Encore, encore un mot, mon cher ami, et puis, — et puis quoi? Oh! adieu pour un long tems, — pour des jours, des semaines, des mois, des années, — peut-être pour toujours.

Ah! mon pauvre cœur!

Cependant, je me trompe: c'est-là le langage d'une nature abattue au moment de son plus grand désespoir. Il n'y a que nos personnes qui seront séparées; nos âmes s'attireront et s'uniront sans cesse dans un doux tête-à-tête, dans une union sublime aussi pure que précieuse, — aussi délicate qu'enchanteresse. Hélas! qu'est-ce que c'est que l'espace? qu'est-ce que c'est que la distance? Nos cœurs ne connoîtront point de séparation. —

Ainsi, je ne me désespérerai donc point ; non, *je n'en ferai rien.*

Henri, je suis moins malheureuse qu'hier au soir ; et quoique aussi accablée de chagrin qu'il est possible de l'être — quoique les larmes me coulent des ieux jusqu'à me priver de la vue, — vous pouvez en voir les traces sur le papier — je veux croire à votre prophétie.

Quel tems pour votre voïage ! c'est l'emblême de notre situation. Il semble qu'il veuille faire soleil et pleuvoir, rire et pleurer tour-à-tour. Aïez soin de vous, pour l'amour de *moi.* Prenez garde d'attraper quelque rhume pendant la nuit par la sévérité du froid qu'il fait ordinairement sur mer pendant ce tems-là. Hélas ! c'est bien assez des dangers auxquels vous allez, *par profession*, vous trouver exposé, sans y en ajouter encore d'autres par la négligence de votre

santé. Adieu. Je vais m'occuper à penser à vous très-tendrement, et à prier pour vous avec toute la ferveur dont mon âme est capable. Le Ciel vous bénisse, vous soutienne et vous console. Comme ma main traîne et s'appesantit! — Mais le tems presse; et, à moins que je ne fasse un violent effort, je pourrois manquer l'instant de vous faire parvenir cette lettre; —ainsi, en un seul, décisif, mais tendre mot, — adieu.

EMILIE.

LETTRE XXVI.

A Sir ROBERT RAYMOND.

MON CHER BARONET,

JE n'ai pas encore eu l'ombre d'occasion de faire à ma fille l'ouverture des propositions agréables que vous m'avez faites. Tout ce que je puis dire, c'est que le jeune homme est parti. Pour vous dire la vérité, elle lui est infiniment attachée. Mais, quand vous aurez cultivé sa connoissance, j'espère qu'elle sera assez judicieuse pour savoir faire la différence des deux. Poursuivez votre dessein d'user de ma maison comme de la vôtre, jusqu'au moment de votre départ pour la campagne : cela fera qu'il se présentera plusieurs occasions de

découvrir en vous ce mérite auquel je suis bien sûr que la généreuse Emilie n'aura pas la force de résister. Mon parti contre Hammond est absolument pris ; de sorte que vous n'avez pas lieu de craindre une division d'intérêt de mon côté. Les amours d'enfans n'ont pas de durée, l'impression s'en efface aisément. Je suis sûr que Sir Robert Raymond saura inspirer une passion bien supérieure à celle-là et fondée sur des principes qui ne seront pas moins supérieurs aussi. Venez nous voir sur le champ, et joignez-vous à nous. Tout à vous pour la vie,

CHARLES CORBETT.

LETTRE XXVII.

A Emilie Corbett.

JE flotte au milieu de l'Océan au moment où j'écris celle-ci : mais comme par une espèce de courtoisie & de complaisance le vent vient de changer, ou plutôt de ceſſer de donner assez fort, de sorte que nous sommes obligés d'être sur nos ancres dans ce port, jusqu'à ce qu'il s'élève. Vous devez bien penser comment je vais emploïer cet intervalle : je le dédierai à l'Amour et à Emilie. J'ai fait usage du cher legs que vous m'avez fait en partant ; — mais, non ; que dis-je un legs ? ce mot sent trop les funérailles, — je veux dire votre dernier gage. Oui, je l'ai lu ; et, tout militaire que je suis, je ne rougis point de vous dire que j'ai versé des larmes dessus. Je l'ai pressé

avec une fervente et chaste ardeur sur mes lèvres et sur mon sein, — je l'ai appliqué tendrement et intimement sur mon cœur palpitant, et je me sens soulagé, — c'est-à-dire, ma chère Emilie, autant que je dois l'être, et que dans ce moment critique il est possible à la nature humaine de l'être. Ah ! ma chère amie, c'est un moment bien terrible que celui-ci. Je sens à présent que je m'étois donné une tâche trop forte. J'avois cru pouvoir m'étourdir sur cet objet, en le tournant en plaisanterie, comme si c'eût été une manœuvre militaire ; mais je m'apperçois bien que c'est comme celui qui « *se moque des cicatrices,* » *parce qu'il n'a jamais reçu de bles-* » *sures* ». La nature s'est révoltée, et mes peines ont été d'autant plus grandes que je les avois plus retenues et renfermées.

Je n'ai point de camarade-officier

autour de moi, et je puis en sûreté, avouer tout bas à mon Emilie mes tendres foiblesses.

— Les peines de mon âme l'ont d'abord emporté sur tout autre sentiment : mais à présent que tout est fini, je vous avouerai que la dernière heure que j'ai passée en votre compagnie, a été la plus cruelle de ma vie. Et vous, mon Emilie, comment vous sentez-vous à présent ? Ah ! combien j'ai oublié de vous faire de questions ? — combien il m'en reste encore à vous faire ? Ah ! que j'aurois bien voulu avoir encore une autre heure ! A la première poste j'avois presqu'envie de dire au postillon de retourner sur ses pas. Il me sembloit que je me rappellois une infinité de choses, et de choses de conséquence, que j'avois à vous dire ; — mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir que ce n'étoit qu'une nature abattue, qui

avoit

avoit de la peine à se résoudre à renoncer à son objet, et qui ne se seroit pas même encore contentée de recommencer sur de nouveaux frais. Tout cela n'auroit jamais servi qu'à affoiblir les deux parties et à rendre encore plus aigüe la pointe du poignard que le chagrin enfonce dans le sein de chacun. Adieu donc encore une fois, ma chère Emilie. Veuille le Ciel nous faire un jour trouver encore une fois ensemble, — et que nous nous retrouvions, *vous* telle que je vous souhaite ; et *moi*, tel que vous voudriez m'avoir. La mer n'est pas, comme vous savez, l'élément du soldat ; et il se passera quelque tems avant que je me fasse à ses fatigues.

HENRI HAMMOND.

P. S. Traitez ma chère Louise avec bien de la douceur. Prenez la place d'un frère en son absence : aïez soin

de sa santé sur son déclin. Tirez adroitement un rideau sur la profonde mélancolie, dont son âme s'occupe et se nourrit; et tâchez de ne lui présenter que des images riantes et douces, afin que nous n'ayions pas la douleur de voir tant de beauté, d'élégance & de vertu descendre avant le tems au tombeau.

LETTRE XXVIII.

A Henri Hammond, Ecuïer.

LE vent ne bouge point: il ne fait pas un souffle d'air dans toute l'atmosphère. Encouragée par cette observation, je me hâte de vous écrire encore quelques lignes pour servir d'enveloppe à ce que vous y trouverez inclus, et dont *mon cœur* ne s'est ressouvenu que depuis votre départ: daignez, mon cher Henri, le porter

sur *le vôtre ;* et puisse-t-il avoir toute la force que je souhaite lui imprimer en vous l'envoïant. Ah ! que je voudrois bien avoir le secret de rassembler dans peu de paroles tout ce qui me vient de doux et de consolant, afin de réparer les défauts de cette brièveté, & d'adoucir les maux et les malheurs qui font le lot de la pauvre humanité.

EMILIE.

LETTRE XXIX.

A LOUISE HAMMOND.

AH ! que le style de votre lettre à un frère est tendre, mon aimable sœur ! vous avez touché là un sujet bien délicat ; mais y a-t-il rien dans l'univers au pouvoir de votre Henri, qu'il ne s'efforce de faire pour Louise ?

Cependant, il étoit bien dur de me refuser votre présence. — J'ai senti qu'il manquoit à mon cœur la pression de votre main, même tandis qu'Emilie mouilloit mon sein de ses larmes; et j'avois bien des choses, mais beaucoup de choses particulières sur le cœur que j'aurois cherché les moïens de vous communiquer. Conservez les papiers ci-joints, qu'en cas d'accident vous décachetterez et dont vous exécuterez les dispositions. Ce sont les dernières volontés de votre affectionné frère,

HENRI HAMMOND.

LETTRE XXX.

A Emilie Corbett.

LE vent est encore trop foible, et le peu qui se fait sentir, est contraire; ce qui m'a procuré l'occasion de recevoir la seule partie de votre personne qui pouvoit raisonnablement m'accompagner sur l'Océan. Croriez-vous que ce cher bracelet m'a rendu Poète. Il faudra pourtant avoir quelque indulgence pour des vers (*) faits

(*) Les vers dont il parle ici, sont rapportés dans l'original, et suivent immédiatement cette lettre; mais comme ils ne sont remplis que de cette emphase ridicule, et de ce *Phœbus* plein d'enthousiasme, qui n'est du tout point sentimental, nous les avons encore supprimés pour les mêmes raisons que nous avons déjà déduites ci-devant page 42, à l'occasion des premières stances.

sur les vagues. Cependant, je n'aime point ce qui sent l'apologie. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils m'ont servi en les faisant, à adoucir une heure de réflexion, et qu'ils pourront peut-être vous rendre le même service.

S'ils réussissent à vous procurer cet avantage, ils auront parfaitement rempli le plus ardent desir de

HENRI HAMMOND.

LETTRE XXXI.

A C. Corbett, Ecuïer.

LA perspective, Corbett, n'est pas claire, à ce que je vois : cependant un certain je ne sais quoi, me porte à essaïer si on ne pourroit pas la perfectionner. Je soupçonne fort, après tout, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, en habit d'écarlate, doit laisser après lui une impression qu'il ne sera pas aisé à un homme de moïen âge, en habit maron avec des bottes ouvertes à ſes manches, à la mode de nos grands-pères, d'effacer; et il est trop tard à présent sans doute pour quitter une coutume que je suis depuis plus de vingt ans. Cependant, j'irai vous voir; car j'ai *besoin* de goûter la stabilité qui se trouve dans la paix domestique après les caravanes que j'ai faites.

Votre fille me semble être précisément la femme qu'il me faudroit : et je ne lui trouve d'autre défaut que d'être trop *jeune ;* article sur lequel je ne dispute que parce que je soupçonne fort qu'elle me trouvera trop *vieux.*

Cela n'y fait rien, je vais tâcher de me parer, et je serai chez vous dans deux jours. Pendant ce tems-là, je me ferai faire une perruque neuve, et pour vous faire voir combien j'y vais de tout cœur, je tâcherai de tromper votre Emilie autant qu'il se pourra, en la faisant faire de manière à imiter une bonne tête de cheveux : car je m'apperçois depuis que je suis *arrivé* des Indes, qu'il n'y a rien de plus ridicule aux ieux d'une jeune fille, qu'une perruque. Et lorsque j'ai *quitté* mon pays natal, une perruque flottante étoit un amour en habit de cérémonie. *O tempora !* mais nous verrons

verrons ce que nous pourrons faire à cet égard.

Mon cher ami, je suis tout à vous : et souvenez-vous qu'il y a déjà vingt-huit ans que je le suis.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XXXII.

A HENRI HAMMOND, Ecuïer.

QUEL échange m'avez-vous envoïé, mon très-cher et ingénieux ami, pour la bagatelle que je vous aï fait tenir ! Toujours vous prenez soin de diriger vers moi le cours de ce riche ruisseau, qui ne connoît point de diminution, & qui ne cesse de répandre par-tout où il passe, la fertilité et la bonne odeur, afin de m'amuser, de me consoler ou de m'instruire. Que je suis charmée que cette baga-

telle vous ait fait plaisir! J'avois d'abord imaginé de disposer les cheveux de manière à les faire entrer dans une boucle d'estomac pour votre chemise; mais aussi-tôt j'ai pensé à la nature du sentiment délicat que vous éprouvez pour Emilie. J'ai réfléchi qu'il étoit *retiré*, qu'il ne cherchoit point à se montrer au grand jour; qu'il ne goûteroit peut-être pas volontiers la curiosité ridicule et les plaisanteries de ces héros à cocarde, qui s'imaginent que la tendresse est incompatible avec la bravoure. D'après toutes ces considérations, j'ai donc cru devoir donner à mon bracelet la forme la plus convenable à la situation dans laquelle il étoit plus probable que votre amour délicat pour moi voudroit le porter.

Que ce soit toujours à votre col, mon cher Henri, qu'il pende; impénétrable à tous les ieux, excepté à

ceux de son propriétaire. — Puisse-t-il devenir un talisman sacré, une douce égide placée sur votre sein par la main tremblante d'une amie ! — Ah ! que n'ai-je le pouvoir de souffler dessus toutes les vertus dont on dit que les génies bienfaisans étoient en possession. — Afin que son charme pût être assez fort pour vous garantir aussi efficacement contre la maladie, la tristesse, l'infortune, — contre le boulet et l'épée — que je suis vivement persuadée que sa vue ou son attouchement armera votre cœur contre l'impression de toute erreur et la pratique de toute irrégularité.

Votre lettre, avec son charmant et harmonieux contenu, m'a trouvée sur mon oreiller, d'où je me suis levée avec une rapidité qui est l'impulsion spontanée d'une tendresse destituée d'affectation. Comme un cordial fort desiré et fort nécessaire, elle m'a trou-

vée dans un moment d'attendrissement et d'abattement. Je l'ai lue, et je me suis remise; j'ai pleuré, et je suis soulagée. Oh! vertueuse affection, que ton pouvoir est surprenant! Oui, ô toi! mon admirable et honorable ami, le sort en est jetté : ton inestimable amour fera désormais le seul soutien et la seule consolation de mon existence à-venir. Ah! qu'il ne s'élève jamais entre nous de dispute, pas même une pensée discordante qui puisse troubler une amitié si sacrée et si pure! La vivacité de notre estime étendra sa délicate influence sur tous les endroits les plus dangereux d'une mer bien plus orageuse que celle dont votre vaisseau fend aujourd'hui la surface. Chaque fois qu'il s'élèvera quelque trouble dans notre âme, notre affection se répandra doucement dessus, « *comme les doux zéphirs du midi* » *qui nous apportent la bonne odeur*

» *qu'ils ont dérobée dans d'autres cli-*
» *mats* ». Oh ! Henri, mon cœur s'épanouit à mesure que j'écris ; et les larmes délicieuses qui descendent le long de mes joues, m'assurent d'une manière bien douce et bien pathétique de notre future félicité : mais, que ces pleurs ne vous inquiètent point, — de telles pleurs ne sauroient me faire de mal. Ce sont des gouttes précieuses qui donnent de la vigueur à la vertu, et qui rafraîchissent à mesure qu'elles tombent. Oh ! les délicieux momens que nous avons passés ensemble, à nous aimer, à nous le dire, à lire aussi quelquefois : point d'attention partagée, la pensée de l'un étoit celle de l'autre, les larmes étoient mutuelles, enfin tout ce qu'on peut imaginer de cher et de précieux, se trouvoit renfermé dans chacun de ces instans. Portez le souvenir d'un tel commerce au-delà des mers qui vont

nous séparer. Rappellez-vous le tems où notre grande attention à un chapitre de morale, au lieu de se relâcher, en devenoit plus forte et plus fixe, et où nos jugemens et nos cœurs sembloient également se rafiner et s'étendre.

Oui, Henri, je tâcherai d'adopter ce charmant esprit de prophétie qui semble répandre une si belle odeur sur vos consolantes lignes. Je ne *m'attends* pas à cueillir la fleur de la rose, sans éprouver la piquure de l'épine qui l'environne. Je la prends avec reconnoissance, avec tous ses petits accessoires offensifs, — je la place dans mon sein.

—J'ai promis de ne me point chagriner, il est vrai : cependant, s'il m'échappoit quelque petit murmure, j'espère que vous voudriez bien avoir quelque indulgence pour moi, et que vous ne vous aviseriez pas de m'aller

gronder. Oh ! combien de fois depuis votre départ, n'ai-je pas souhaité d'être le compagnon de votre voïage et d'en partager avec vous tous les risques, quelque multipliés et quelque dangereux qu'ils puissent être ! Après tout, Henri, vous m'avouerez que votre état est plus supportable que le mien : l'ami qui voïage a l'avantage sur ceux qu'il laisse derrière lui dans la solitude. Quand ce ne seroit que la seule vélocité du mouvement qui l'emporte, elle lui est favorable. La rapidité avec laquelle il passe, la fraîcheur de l'air et le changement d'objets engagent et divertissent insensiblement l'esprit : tandis que la pauvre abandonnée qui demeure fixée au premier endroit, n'a d'autre occupation que de marquer le tems actuel, de chercher en vain autour d'elle, ce qu'elle a perdu, de jetter un œil de regret et languissant sur le passé, &

dans la torture de ses réflexions, d'avouer que telles & telles choses *étoient*, — mais, hélas ! ne *sont* plus.

J'ai été plus d'une fois dans le cas de passer, depuis votre départ, dans la rue où vous demeuriez. Ainsi, jugez avec quelle émotion j'ai apperçu les fenêtres d'un appartement que vous aviez occupé si peu de tems auparavant ! Si j'avois vu votre *tombeau*, je doute que j'eusse pu en ressentir un tremblement plus violent : cependant, je sens aussi que je ne serai pas maitresse de m'empêcher d'y passer souvent. Je ne me pique pas d'être en état *d'expliquer* ces sortes de sensations : je ne fais seulement que les *rapporter*. Vous, dont la nature est si sensible, ne les interpréterez-vous pas facilement ?

Avouez donc à présent, Hammond, que je suis enfin arrivée à un compétent degré d'héroïsme : avouez

que me voilà suffisamment devenue *militaire* : car, je puis tenir ma plume, et donner à mes sentimens l'apparence de la tranquillité, avec des ieux pleins de larmes et un cœur plein de tristesse. Que pouvez-vous attendre de plus de la philosophie d'une femme ? que pouvez-vous attendre de plus d'une amie accoutumée à regretter une absence d'une heure, comme le plus grand malheur qui pût lui arriver ?

Je m'en vais faire partir celle-ci au foible hasard de vous atteindre. Si elle n'y réussit pas, — qu'en arrivera-t-il ? — que deviendra-t-elle ? — Je ne m'en soucie guère. Tout grossier qu'est le monde, quand tous les sentimens de mon cœur seroient exposés à sa vue, je suis en état d'en souffrir le scrutin. Je n'hésiterois même pas de *faire gloire* de ma foiblesse, en supposant encore que ce

soit une foiblesse de mon cœur. La simple *possibilité* que ma lettre vous parvienne, vaut le hasard de la faire partir : et comme chaque instant est actuellement à la merci du caprice des vents, je ne veux pas différer plus long-tems de la cacheter. Adieu.

EMILIE.

LETTRE XXXIII.

A EMILIE CORBETT.

LA précieuse faveur de votre dernière, telle qu'une dernière bénédiction qu'on reçoit en partant, me parvient au moment où la bise s'élève, et que tout l'équipage est occupé à faire les préparatifs du départ. Nous avons déjà levé l'ancre, les voiles vont bientôt cesser de battre contre le mât, car j'apperçois les mariniers

grimper sur le hauban pour amarrer et assortir les voiles à ce vent qui est enfin favorable. Toutes les mains sont occupées, — tous les cœurs agités de différentes passions. — Je sens que nous sommes en mouvement, — j'entends la quille fendre les vagues comme une arme tranchante. — Le vent souffle plus frais à mesure que nous quittons le calme qui couve dans le port : et en jettant les ieux en arrière du navire, je vois la lame se charger d'une écume blanche. Hélas ! le rivage semble fuir en arrière, et nous entrons dans une mer plus vaste. Les mariniers du port qui nous ont suivis jusqu'ici dans leur bateau pour nous aider à larguer, commencent aussi à virer de bord, et à se disposer à regagner le port.

— Plusieurs de mes camarades sont à ne rien faire sur le tillac, et d'autres sont à rugir comme des lions

leurs chansons à boire dans la cabanne, tandis qu'Henri Hammond est à écrire un tendre adieu à une certaine chère femme qui fait la gloire et le plaisir de sa vie. Il faut aussi que j'avoue qu'en ce moment un profond soupir s'élève du fond de mon cœur et qu'une larme me coule le long de la joue. Les Officiers me regardent comme s'ils me soupçonnoient de quelque infirmité. Que m'importe. Au jour de la bataille nous verrons si c'est la tendresse ou la dissipation qui inspire le plus de courage. J'ai un peu gagné les bateliers, qui tâchent à force de rames de nous suivre ; mais le dernier moment de tous est enfin venu, et voilà aussi le dernier adieu de tous que je vous dis : c'est ici qu'il faut prendre mon dernier congé. — *Adieu donc !* Je vous laisse en pleine possession de mon cœur : je vous

remets à votre propre vertu et à la providence de Dieu.

HENRI HAMMOND.

LETTRE XXXIV.

A EMILIE CORBETT.

ENFIN, voilà donc *mon* frère et *votre* ami parti ! Comment vous sentez-vous, ma chère Emilie ? Le conflit des agitations si aigües que cette séparation nous a causées, est-il un peu appaisé ? vos tendres esprits sont-ils un peu plus rassis ? votre cœur est-il un peu remis de son trouble et de son agitation ? Je vous fais ces questions dans le fond de ma retraite. Je date de mon sanctuaire, où mon cœur veuf (car il y a déjà long-tems que j'avois pris *ce* parti) s'est retiré pour s'occuper du défunt. De tous les vivans,

il n'y a que vous, une autre personne et Henri dont je me soucie. Je sens que je puis encore partager votre bonheur et vos chagrins, mais tant que je vous saurai la proie de ceux-ci, le monde conservera encore quelque motif pour m'y attacher, — le reste est réservé pour Edouard.

Quinze mois d'affreux désespoir se sont d'abord écoulés, mon amie, & cinq autres, peut-être moins terribles, mais non moins sensibles, s'y sont ajoutés. La première frénésie de mon âme a été suivie de soupirs plus tranquilles et des larmes plus silentieuses d'une douleur stable et confirmée. Ce n'est plus actuellement la *fureur* du chagrin qui s'exhale en moi, mais son *principe* qui se fait sentir. Ici, je me tiens sous l'ombre obscure de ces branches sépulchrales. — Ah ! ombre chère et sacrée ! j'invoque la piété à venir consacrer ma douleur. — Elle

vient, — elle approche, ma chère Emilie !

— Au milieu des ombres tranquilles de la nuit, je l'apperçois descendre vers moi, assise sur un raïon de la lune. En ce moment même je la sens qui répand une sainte mélancolie dans mon cœur. — Elle me prépare pour les contemplations les plus chères. — Elle prononce le nom d'Edouard avec des accens d'une éloquence céleste, — elle touche le tendre accord, — elle répète le pensif soupir avec la plus ravïssante mélodie, et nourrit le torrent de la douleur des larmes chérubiques de la sympathie. Il ne manque plus rien à mon ravissant enthousiasme.

Il commence à faire brûne, mon Emilie; la chauve-souris commence à circuler dans l'air, et ma pauvre *Fidelle* ronfle à mes pieds. — J'emploie les derniers momens du jour à

écrire avec le papier sur mes genoux. — Le hibou qui fuit la lumière du soleil, a quitté son cyprès, et vole autour de moi. — La cloche du village tinte. — C'est une *veuve* qui vient de rendre l'âme ce soir! — c'est donc la cloche *mortuaire* que j'entends! — Oh! Ciel!

Hélas! je voulois vous consoler, et c'est moi qui vous infecte de ma propre tristesse.

— Gardons donc pour nous à présent les douces pensées qui me surviennent. — Adieu! — Je m'en vais quitter la plume jusqu'à ce que je puisse la reprendre pour en faire un meilleur usage.

SUITE.

IL est tout-à-fait malheureux pour vous, Emilie, que j'aie contracté ce goût

goût et cette habitude de la retraite, dans le tems précisément où la consolation de mes soins auroit pu être d'un si grand service à mon amie. — Cependant, dans l'état actuel de son cœur, accoutumé comme il est aux douces émotions, j'ai grande envie de la prier de venir me tenir compagnie.

La retraite inspire la tendresse : il fait beau. Tout près de mon hermitage, la simplicité semble avoir fixé le siège de sa chère résidence. Elle habite un berceau d'arbustes tendres et fléxibles, au pied desquels serpente un fécond ruisseau. Mes ombrages sont faits de manière à recevoir et à embrasser le doux esprit d'acquiescement et de soumission aux volontés d'en-haut. Dans le plus épais feuillage repose aussi en paix la sainte image de la mélancolie, écoutant les plaintes de la tourterelle, et le murmure trop bruïant des cascades. N'est-ce

pas là un asile fait pour le cœur d'Emilie ? Louise, elle-même (hélas ! malheureuse à l'excès comme elle l'est) trouve une certaine consolation au milieu de ces mornes parfums de la nature dans sa solitude. — Solitude, mon amie, qui ne détruit pas, mais qui *calme* la flâme généreuse ; qui ne l'*éteint* pas, mais qui la *tempère*. Ah ! venez donc, — venez voir une femme qui vous estime. — Venez voir la sœur d'Henri, — venez voir celle qui pleure Edouard ! La retraite est la nourrice de l'amour. C'est quelque part ici autour qu'elle demeure. L'affection vertueuse fleurit ici parmi les roses. L'amitié (ah ! certainement je pourrois bien l'appeller votre *parente* cette amitié-là) s'y trouve aussi sous la forme de votre Louise. Que vous *faut-il* de plus doux, de plus saint, de plus riant pour vous inviter à venir ? *Ici*, vous serez d'autant plus

près d'Henri, que vous serez plus éloignée des tumultes de la vie ordinaire. En tournant seulement les ieux de votre âme vers *lui*, vous rapprocherez, pour ainsi dire, de nous deux tout ce qu'il y a de plus précieux dans la vie. La pureté de l'air même y contribuera. La beauté du matin, la sérénité du soir s'y joindront. — Le soupir s'adoucira, — les violentes agitations diminueront, — l'orage des violentes passions se changera en un calme délicat, semblable à la surface unie de la mer, lorsqu'il ne fait pas un souffle de vent pour en rider la superficie.

Un peu de tems passé dans une retraite si consolante produira mille avantages. Quant à présent, je sais ce qu'un cœur tendre doit éprouver, et qu'un tempérament délicat ne sauroit s'empêcher d'en partager les souffrances. Ma propre douleur n'est pas bien

bruïante, ainsi elle ne troublera point la vôtre. Les larmes de sympathie que vous pourrez par hasard répandre sur Louise, vous seront *rendues* avec bien de la reconnoissance. De *cette* manière nous nous trouverons tout-à-la-fois quittes et débitrices. — Obtenez donc la permission de votre père, et accourez vers l'hermite

LOUISE.

N. B. Je vous renvoie les vers qu'Henri avoit joints au paquet de plumes, parce que je ne saurois souffrir de vous priver de rien de ce qui peut vous servir de consolation dans ce moment, sur-tout de la part de notre cher Hammond, que nous partageons si bien toutes deux dans notre tendre affection.

LETTRE XXXV.

A Frédéric Berkley, Ecuïer.

Frédéric, il est bien vrai qu'il est parti ; mais, je n'ai pas lieu de regarder son embarquement comme un aussi bon présage que vous vous l'imaginez. Autant que le crédit du *père* peut s'étendre, cela va bien : mais, c'est qu'*il* ne s'étend pas bien loin. Pour vous dire la vérité, je suis *moi-même* un drôle de corps à cet égard. Je ne me soucierois pas d'accepter une main qui ne seroit pas libre et qui auroit de la répugnance à se donner. Eh ! je ne m'accommoderois pas aisément de la possession d'une femme que je croirois ne s'être donnée que comme l'équivalent de mon titre et de ma fortune. Ces rafinemens, me direz-vous, pour un homme de mon âge

sont *hors de saison :* et il ne faut pas que je m'*attende* à voir ces étiquettes observées par une jeune & belle fille que vous imaginez peut être que je devrois être bien aise d'accrocher à *quel* prix que ce soit. Tenez, Frédéric, laissez-moi arranger mes singularités à ma fantaisie ; et vous, mêlez-vous d'arranger les vôtres comme il vous plaira. Je m'en vais, pour l'amour de notre ancienne connoissance, vous ouvrir mon cœur, & vous avouer un plaisant secret. Le moins que vous puissiez faire en retour, c'est d'écouter tranquillement mon histoire, et de me la laisser conter à ma façon. Je suis amoureux, *nolens* (*), *volens*. Riez-en si vous voulez ; mais le fait est que je *sens* qu'il n'est pas en mon

(*) C'est-à-dire, *bon gré*, *malgré ;* ou, dans le style de notre homme, *veuille Dieu*, *veuille Diable*.

pouvoir de me dégager. Je voudrois pour tout au monde, que la petite sorcière ne se fût pas trouvée sur mon chemin ! Quand un homme va son petit chemin tout doucettement, et qu'il a trouvé le moïen d'arriver sans coup férir au lieu de repos, se sentir *aujourd'hui* donner un coup de carquois sur l'épaule par un petit garnement comme Cupidon, et s'en trouver attaqué sans quartier, arc et flèche en main; — n'est-ce pas un peu trop fort, — n'est-ce pas un peu trop ridicule, — un peu trop humiliant ?

Quand vous aurez prononcé le sarcastique *oui*, je continuerai en vous apprenant que cette affaire si ridicule est pourtant ce qui me cause le plus *sérieux tourment :* &, ce qui en augmente la perplexité, c'est que, à l'âge où je suis, c'est pourtant un cas tout *neuf* pour moi, — aussi neuf en vérité qu'il le pourroit être pour un

jeune-homme lorsqu'il laisse échapper son premier soupir devant une petite fille de quinze ans. Ce n'est pourtant pas à quarante-trois ans, me semble, qu'on peut dire que je suis un vieux radoteur ; *n'est-ce pas*, Berkley ? Non, de par tous les diables : ce n'est pas là ce qu'on appelle un vieux barbon, — Henri ? Je dois bien avoir aussi de certains égards pour *moi-même*. Je n'*aimerois* pas non plus à être pris pour un homme foible et simple.

Mais, ce qui ne fait pas pour moi, c'est ce jeune aventurier ! cet heureux héros ! c'est tout ce que je me suis laissé dire de lui. — Un homme qui rassemble en sa personne la santé, la figure, l'esprit, la vivacité, le courage et la vigueur ; tout cela n'est pas fort en ma faveur ; n'est-ce pas, Frédéric?

Voïons à présent, *moi*, ce que j'ai à mettre dans la balance *contre* tout cela,

cela. La goutte, — des marques de petite vérole, — pas la centième partie de poétique, — un peu moins de courage qu'il ne convient, et une vivacité un peu abattue par les véritables fatigues et les tourmens des événemens de la vie. Je n'aime pas tout cela, Frédéric. Cela ne vaut rien. Je vois ma balance qui s'enfuit en haut, et je sens que je me frappe violemment la tête contre le fléau. Oh ! Frédéric, Frédéric !

Ne pourrois-je donc rien trouver à jetter dans la balance pour ramener un homme d'un certain âge en équilibre avec l'autre ? Oui ; une grosse masse d'*argent ;* la *terre dorée* de cinquante mille belles guinées ; la belle puissance du *métal*, Frédéric ! Dans l'opinion du monde, notre galant à cocarde n'a rien pour contrebalancer *cela ;* et cependant, si par hasard cette opinion alloit se trouver aussi celle

d'*Emilie*, je suis un mortel si capricieux, que je l'en estimerois *moins*, précisément à cause de la circonstance qui auroit *accéléré le succès* de ma requête.

La fortune d'Henri Hammond, à ce que j'apprends, n'est pas considérable. Il *n'a pas* beaucoup d'argent; mais il a ce qui fait cent fois plus d'effet sur une âme délicate; il a du *sentiment*. Oh! la maudite chose que ce *sentiment!* — C'est un terme, Frédéric, de nouvelle invention pour exprimer de vieilles sensations d'une manière nouvelle; — c'est un terme dont beaucoup de gens se servent, que beaucoup plus encore affectent, que peu comprennent, et encore moins éprouvent; — c'est un terme que.... que — enfin — le diable l'emporte ce maudit sentiment!

Nous nous trompons nous-mêmes, mon ami; & dans ma prochaine, je

vous dirai *comment* cela arrive. Pour ce moment, adieu. Tout à vous,

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XXXVI.

Au même.

J'AI dit que je vous expliquerois comment nous nous trompons nous-mêmes. Je m'en vais le faire. Les *médiocres circonstances*, ni même la *grande misère* d'un amant ne sont pas pour une *maitresse à sentiment* des sujets d'objection : tout ce qui s'appelle embarras dans le monde, met les beaux sentimens en mouvement, et ceux-ci excitent la symphatie. Or, la *sympathie*, Frédéric, est dans un cœur femelle une sensation bien tendre. C'est une remarque bien singulière, mais véritable, (et contre laquelle

on trouveroit bien peu de faits contraires à citer) que de tout tems, et dans tous les païs ce même adorable *Monsieur* SENTIMENT a toujours eu la plus abominable dispute avec l'or et l'argent en barres et avec la monnoie courante du Roïaume, où il s'est trouvé. A la banque des jeunes *Angloises* (qui sont pourtant les plus grandes idolâtres du Dieu blondin) on le reçoit, et il passe réellement pour très-*sterling*; et le puissant mérite idéal d'une pathétique et romanesque pauvreté est pour elles un billet de banque qu'elles accueillent bien mieux qu'aucune autre lettre-de-change, qu'un simple *point défait*, tel que l'*opulence*, pourroit tirer sur son banquier. C'est ainsi que les pères encensent Plutus, tandis que les enfans (sur-tout les filles) encensent une divinité mendiante dont Plutus se moque jusqu'au mépris; et de-là la source de toutes

les dissentions domestiques, — delà les demandes en séparation de biens, et la chûte ou plutôt la ruine de la confiance réciproque dans les ménages. En allant à l'autel, l'amour de sentiment se trouve presque mis en morceaux : et *plus* dans cet effort sa robe se trouve déguenillée, *plus alors* il est *raïonnant* de gloire ; car, dans cet état de mendicité, vous le verrez se moquer des efforts de l'amour *opulent*, et en passant à travers des lignes de femmes, vous le croïez accablé de la misère qui paroît le ronger jusqu'aux os, mais il s'enorgueillit encore devant vous de son air affamé, et vous dit *d'un ton de sentiment*, que ce sont-là ses *lettres de recommandation*. Pendant tout ce tems-là, Frédéric, l'amour simple et naturel (en habit couleur de marron, comme le mien par exemple) *a beau* mettre sur ses épaules son pesant sac d'argent,

et aller en quête au temple de l'Hymen, en suivant le sentier qui semble le plus droit et le moins embarrassé, on ne l'apperçoit seulement pas. Au jour d'aujourd'hui (*) on ne se soucie plus de suivre le grand chemin : et les femmes *aiment mieux* mettre dans leur sein les roses les plus enveloppées d'*épines*, que d'accepter le plus riche *bouquet* d'un jardin, qui se présente naturellement à la vue, qui est tout prêt sous la main, et dont on peut s'emparer sans difficulté.

Difficulté ! autre histoire, ma foi. C'est encore une *autre* chimère qui entre pour beaucoup dans l'ardeur d'un attachement moderne ! C'est la cousine germaine du sentiment, ou

(*) Expression triviale qui répond au *now-a-days* de l'original, et qui est du style et du caractère de celui qu'on fait parler dans cette lettre.

du moins, à ce que je me suis laissé dire, sa parente de très-près. Un de mes anciens voisins, vieux compagnon et rusé matois, qui a examiné attentivement et sans rien dire, tous les secrets de la nature humaine, et que j'ai coutume de consulter quelquefois sur ce sujet, me dit que ce qu'on appelle *difficulté*, est la chose du monde la plus heureuse pour les amans à sentiment. Sur cela je donnai à entendre à mon ami, en réponse à son argument, que dans ce cas j'étois donc bien heureux, et que *je* pourrois bien regarder mon âge, mon teint brun, ma perruque et mon corps tout rond, comme autant de points en ma *faveur*, puisqu'ils ne pouvoient manquer de jetter une respectable quantité des susdites *difficultés* sur la route de mes vœux ; c'est-à-dire sur les ouvertures que j'ai faites à Emilie Corbett. Ah ! mais, dit mon ami, ces

difficultés-là ne sont pas de la bonne *espèce*. Il y a, continua-t-il, des difficultés qui *retardent*, et des difficultés qui *accélèrent*. Parmi celles de la *première* classe, les vôtres, Sir Robert, se trouvent être les plus considérables; vous auriez même pu y en ajouter encore beaucoup d'autres qui vous accompagnent sûrement. Quant à celles de la *seconde* espèce, vous, par exemple, Sir Robert, si je me le rappelle bien, vous n'en avez aucune; car vous êtes trop riche pour éprouver un rebut du côté des espèces, rebut qui en vous attirant le mépris du père, pourroit être dans le cas de vous recommander à la fille. Vous êtes trop attentif aux soins qu'exige votre personne, pour induire une jeune demoiselle à se tromper au point de prendre votre figure pour le siège du sentiment: et vous avez un air si décidé d'*abondance* répandu

sur toute votre personne, que je vous trouve, moi, suivant mon jugement, un très-imprudent Monsieur, de vous aviser de faire votre cour à toute autre chose qu'une de ces jeunes, mais prudentes demoiselles qui, lorsqu'il s'agit de faire un contrat de mariage, s'attachent tout d'un coup au *solide*, et qui ne vous en aimeront pas moins pour être si abondamment pourvu des biens de cette vie. — Mais, vous adresser à une femme *à-sentiment*, et une femme à-sentiment *qui a déjà le cœur pris*; à la maitresse d'un jeune *militaire*, qui aime un homme pauvre, — un homme qui fait des vers; — à une femme qui, pour comble de bonheur, aime un homme qui *n'a plus l'aveu de son père*. — Ah! mon pauvre Sir Robert, vous devez vous regarder comme bien heureux, et vous en croire quitte à bon marché, si elle ne conçoit pas pour vous une géné-

reuse sorte d'aversion, et si elle ne vous ordonne pas de prendre une jolie taille, de porter vos cheveux, et de prendre le ton attendrissant avant d'avoir la permission de lui faire une seconde visite.

Ainsi parla mon ami, — et je ne sais, ma foi, que penser de sa doctrine. Renoncer à elle? je ne le puis absolument. — La gagner? c'est ce qui n'est guère moins improbable. Cependant, je l'ai rencontrée déjà plusieurs fois depuis mon arrivée, et elle ne m'a pas encore ordonné de prendre la jolie taille, ni de porter mes cheveux. J'ai dessein, il est vrai, de faire quelques petits changemens dans mon ajustement; mais, dans le fond, c'est plutôt pour m'amuser, que sérieusement : car j'aime quelquefois à adopter de légères bagatelles. C'est dans mon caractère; et ce sont ces bagatelles qui m'ont amené à très-bon port

et au point de ma vie où je suis. — Je m'apperçois même très-réellement que cette vie *a besoin* de bien de petits coups d'épaule pour être passée agréablement.

C'est par cette raison-là précisément, Frédéric, que j'ai regret d'avoir vu la belle Emilie Corbett. L'amour que j'ai conçu pour elle, n'est pas, comme je vois, de nature à se soumettre à ma vieille manière, qui auroit été d'en faire une jolie plaisanterie. Je sens que mon système ordinaire en est déjà totalement dérangé. Je ne me trouve pas dans l'affaire qui se passe aujourd'hui, tout-à-fait dégagé de soucis et d'inquiétudes comme autrefois. — Eh ! pourquoi déguiserois-je quelque chose à Frédéric Berkley ? — Le fait est donc que je me sens un violent desir de toucher le *cœur* de cette fille, *de manière* que je devinsse aussi nécessaire à sa félicité qu'elle l'est à la mienne;

et la crainte de ne pas réussir à cela, me rend de tems en tems plus misérable, que je ne le saurois dire. Grace à la discrétion, après tout, elle ne sait, quant à présent, rien encore de ce dont il est question ; et avant qu'il soit peu, j'aurai l'avantage d'être sous le même toît. Ah ! je la traiterois bien tendrement si je l'avois ; en vérité, Frédéric, cela est bien vrai.

Avant que je me rende tout-à-fait à l'invitation — quoique j'aie déjà écrit à Corbett, — j'y ferai encore réflexion : et pendant ce tems-là, je ne serai pas fâché d'avoir de vos nouvelles ; mais vous n'avez pas besoin de me détailler aucunes de vos objections sur ma poursuite, de peur que vous ne vinssiez à m'inspirer par-là un certain goût pour les *difficultés*, et qu'en amant à sentiment, je ne me misse en tête de leur résister en proportion des obstacles qu'elles m'offri-

roient. Mais, vous pouvez me dire, si vous voulez, que vous trouvez que je suis engagé dans une hasardeuse entreprise, *quoique vous ne doutiez point de ma réussite.* Partant, je suis tout à vous,

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XXXVII.

A EMILIE CORBETT.

AH! ma chère amie, il ne faut pas venir; — je ne suis pas en état de vous recevoir. Je suis trop triste et trop malade. Ma constitution ne sauroit s'accorder avec mon esprit. — Les médecins m'ordonnent de quitter cet endroit-ci. Oh! je voudrois volontiers pouvoir y vivre et y mourir; mais un certain quelque chose que, dans ce moment critique, je ne sau-

rois dire, même à toi, mon Emilie, me fait un devoir de prolonger ma vie (s'il est possible), même de l'aimer. Je ne saurois en dire davantage ; et vous êtes trop généreuse pour me tourmenter par des questions. Adieu.

LOUISE HAMMOND.

P. S. Je vous verrai bientôt en ville.

LETTRE XXXVIII.

A Caroline Arnold.

Votre billet, ô Caroline ! m'est parvenu. — Certainement l'agonie qui menace, ne sera pas encore ajoutée à tout le reste ! Si cela *est*, moins elle durera, moins elle sera sévère ; car, en ce cas-là, les miséricordes de Dieu s'ouvriront sur moi, et je mourrai. Avant que cette lettre vous parvienne, j'embrasserai moi-même tout ce qui reste de —

O Caroline ! Caroline ! — Les larmes et l'effroi m'empêchent de continuer. — Voilà la poste qui part, et je n'ai que le tems de vous annoncer le départ de

Louise Hammond.

LETTRE XXXIX.

A Louise Hammond (*).

PAR tout ce qui vous est de plus cher au monde, je vous prie de faire la plus grande hâte. Depuis celle que je vous ai envoïée ce matin, les sujets d'appréhension sont encore augmentés. Si la mémoire d'Edouard vous est chère, ne perdez pas un moment.

C. Arnold.

(*) Avant d'avoir reçu la dernière lettre.

LETTRE XL.

A Louise Hammond (*).

Nous *différons* sur les ombres rurales, mon amie. Pour *moi*, j'adopte l'idée du *Poète* à leur égard.

« *A quoi servent les cascades tom-*
» *bantes, les ombres descendantes, les*
» *berceaux du matin* (**) *et les colona-*
» *des du soir* (***), *sinon, à devenir*

(*) Avant d'avoir reçu la trente-septième lettre.

(**) Le Poète Anglois donne aux *berceaux* l'épithète *du matin*, parce qu'on s'y réfugie le matin contre l'ardeur brûlante du soleil.

(***) Il entend par *les colonades du soir*, l'ordre des arbres qui forment les allées des parcs et des bois, ou bosquets où les amans se promenent au clair de lune; et en effet, les arbres offrent aux ieux, dans cet ordre, une espèce de colonade.

» *la douce retraite des esprits inquiets,*
» *pour y soupirer aux vents, sans que*
» *personne les entende? C'est ainsi que*
» *le daim, frappé à mort dans un coin*
» *écarté, se couche pour expirer avec*
» *le dard dans le cœur. Là, caché dans*
» *les ombres, il dépérit et se consume*
» *chaque jour de plus en plus; il saigne*
» *intérieurement jusqu'à ce qu'il ex-*
» *pire* ».

Mais quand je supposerois même avec vous, pour un instant, que la solitude, sur-tout cette solitude si chère et si *précieuse* à ma tendre Louise, pût prendre encore la forme de la patience, il me seroit impossible, dans les circonstances présentes, d'y chercher un asile comme le malheureux daim prend son réfuge parmi les branches. Je n'ai pas eu une minute pour respirer tranquillement depuis qu'on a été ici informé de l'embarquement de Henri. Il paroît même

que le grand objet de mon père est aujourd'hui d'emploïer tous les moïens possibles pour effacer chez moi jusqu'aux moindres traces du souvenir de M. Hammond. Or, vous devez bien sentir qu'on ne sauroit manquer d'être touchée à la vue de ces efforts de la part du *cœur* d'un père : et quoique je sache bien qu'il n'y réussira jamais, je ne juge pas à-propos de le chagriner dans son plan par une discussion inutile, et je souffre sans rien dire, les projets qui se forment autour de moi, pour tâcher (Dieu sait avec quelle inutilité) de détruire l'*affliction honorable* de mon cœur. La *violence* de ma douleur, ma chère amie, est un peu appaisée, il est vrai; mais mon affection n'en est pour cela que plus fixe et plus déterminée. Tous les lieux m'étant même actuellement à-peu-près égaux, je me laisse traîner à droite et à gauche, d'un cercle à

l'autre. Cependant, comment se peut-il que mon père se méprenne si fort sur mon caractère ? Cette affection n'est pas l'affaire d'un moment, — ce n'est pas la fougue et l'enthousiasme de l'extravagance, du caprice ou de l'emportement qui l'a produite. C'est le fruit du cours lent et tranquillement progressif de différentes circonstances irrésistibles combinées ensemble, — circonstances qui, en se développant peu-à-peu, m'ont découvert par degré le mérite du plus aimable de tous les caractères, et qui ont fixé mon attachement sur la base de l'expérience d'une manière qui doit faire regarder l'espoir de mon changement comme au-delà de toute possibilité. Enfin, ma chère Louise, chaque gradation du sentiment que j'éprouve aujourd'hui, a été accompagnée de tant de complication et de singularité dans tout le cours des événemens qui

ont contribué à cimenter et à consolider la foi — la foi *sacrée* établie entre Emilie et votre frère, — que quoique je ne me flatte pas d'être plus prophète qu'un autre, et que je ne me laisse pas guider par les folles images de la superstition, je suis fortement portée à croire — et c'est là toute mon espérance, — que quelque chose plus puissant que le simple et aveugle hasard, *a dû* s'en mêler. Je ne suis point de l'espèce de celles qui n'ont que la légéreté et l'inconstance en partage : je ne suis pas non plus d'un caractère turbulent et emporté. Au contraire, je ne crains même rien tant que l'extrême violence. Mon caractère consiste dans une certaine égalité d'âme, qui tient exactement le milieu sans se laisser entraîner par l'affreux désespoir, et sans adopter les fureurs dangereuses d'un transport effréné. Voilà, si je me connois un peu, voilà, je crois,

ce qui me distingue des autres femmes. Je suis liée au sort de M. Hammond par les beaux liens de la sympathie sur lesquels le hasard n'a point de puissance. Pourquoi donc chercherois-je à résister à ce généreux penchant ? Vous m'avez toujours entendu dire que je respecte jusqu'à la vénération toutes les règles que la raison a établies pour rendre la conduite d'une femme parfaitement aimable, et pour lui faire conserver cet extérieur superbe et décent, sans les graces duquel elle ne sauroit être absolument que méprisable et malheureuse. Mais, la raison nous ordonne-t-elle de nous abstenir de faire usage de ce baume adoucissant qui nous est donné pour cicatriser les blessures de la vie ? Non, mon amie. Votre propre cœur, si vertueusement attaché à la mémoire du plus aimable et du plus regretté des hommes, plai-

dera en ma faveur, et justifiera ma constance. Le Ciel même la justifiera, aussi-bien que le Dieu immuable qui *habite* ce même Ciel.

J'accorde beaucoup à la délicatesse ; à l'usage *tout* ce qu'il *doit* attendre : mais, à la *nature*, châtiée et gouvernée par la *véritable vertu*, je dévoue mon cœur. En le lui dévouant ainsi, c'est le dévouer à Henri, et c'est avec autant de gloire que de plaisir, que je me trouve dans le cas de déclarer à la sœur de mon cher Hammond, que la délicatesse de sa conduite a été telle, ses sentimens ont été si uniformément purs, sa tendresse accompagnée de tant de noblesse, si digne de l'*offre* d'un *homme* et de l'*acceptation d'une femme*,—si pleine d'ardeur, sans cesser d'être uniforme ; si touchante, sans cesser d'être vive, — que je ne me rappelle pas un mot qu'il m'ait jamais dit ou écrit, qu'*à*

mon dernier moment je puisse être dans le cas de souhaiter d'effacer de ma mémoire. Si ceci fait l'éloge du Poète, combien ne le fait-il pas davantage de l'amant — et de l'amant jeune, intéressant, accueilli et approuvé par le cœur le plus tendre, du militaire enfin ? Or, faut-il que l'affection qu'inspire un tel homme, soit soumise au mouvement des *roues*, et s'envole avec elles à mesure qu'elles s'éloignent en roulant ? ou, faut-il l'enterrer dans le sein, qui n'est pour moi qu'un *tombeau*, des sociétés *journalières* ? ou bien même enfin faut-il l'abandonner pour les fastidieux ornemens d'une vie frivole, qui, dans le tems même de ma plus grande *liberté*, n'ont jamais su fasciner les ieux, ni balancer la manière de penser d'Emilie ?

Oh ! la folle idée que mon père s'est mise dans la tête ! Quels vains efforts il fait pour la mettre en exécution !

Quoi !

Quoi ! prétend-il que je le mette en oubli ? Cela n'est pas possible. Qu'il tâche plutôt de me trouver un homme *plus* aimable, *plus* parfait, *plus* tendre, *plus* engageant et *plus* ingénu qu'Hammond. Qu'il me présente un second Henri, *supérieur* au premier, ou qu'il renonce à tâcher d'arracher le charmant feuillet du livre où se trouvent écrites toutes les vertus du premier : cependant, je ne prétends point m'arroger la liberté de contrôler le système de mon père. Je soutiens seulement l'honnêteté et la modestie des intentions de mon âme ; et je chéris le serment qu'en présence d'un Dieu qui l'atteste, j'ai enregistré dans mon cœur ; mais je ne me roidis pas *directement* contre les entreprises d'un père. En même-tems, je me regarderois comme la plus volage et la plus indigne de toutes les femmes, si ces entreprises venoient à avoir aucun

crédit sur ma foi. Le tems pourra convaincre mon père de la propriété d'une constance si inflexible : et c'est dans cet espoir que je mets toute ma confiance.

Puisse le Ciel, ma chère Louise, augmenter nos consolations à toutes deux ! Adieu.

EMILIE.

LETTRE XLI.

A C. Corbett, Ecuïer.

AIDEZ-MOI, Corbett, (car je suis un de ces hommes simples et unis) à surmonter un petit scrupule, ou du moins à y obvier : cela fait, (mais, avant tout, *il faut* que cela soit fait) je suis à votre service : et je serai chez vous (car je suis las de cette vie de garçon) dans deux heures. Or, sus commençons.

Soïez vrai ! — Où en sont les choses entre vous et le jeune *Hammond?* Est-il parti sous le sceau de quelque promesse *de votre part?* Je ne vous demande pas ce qu'*Emilie* lui a promis. Elle me répondra *elle-même*, lorsque je risquerai de m'adresser à elle. Mais, je veux savoir si *vous*, comme père, lui avez donné, au moment de

son départ, aucune marque d'approbation. Il n'est point du tout à propos que je m'expose à être regardé par ces jeunes gens comme un vieux fol et un impertinent qui fonde ses prétentions sur une *somme d'argent*, et sur la sotte vanité d'un *titre ;* et qu'ensuite j'aille me rendre par-là l'objet de la raillerie de toute une famille. J'apprends que pendant ma longue résidence dans les pays étrangers, ce Hammond a été sous votre tutelle ; qu'il a demeuré chez vous avec Emilie pendant quelques années dans la maison même de Castleberry que je viens d'acheter de vous ; que c'est *là* qu'il a eu votre appui, et que vous n'avez pas *désapprouvé* ses poursuites auprès de votre fille. Or, comme je n'entends point dire qu'il ait jamais rien fait qui ait pu lui faire *perdre* votre bienveillance, je ne saurois concevoir pourquoi vous avez, comme

vous dites, « *pris votre parti contre* » *lui* ».

Pour vous parler franchement, j'ai peur que vous ne croyiez que *je* suis un *meilleur parti.* Tenez, Charles, je ne me vante pas d'être un héros; mais voïez-vous, je suis un honnête homme, et je ne souffrirai pas que vous manquiez à votre parole (comme plus d'un *très*-honnête homme a fait) par condescendance à certaines rigoureuses circonstances. — Parlons d'affaires comme de vieux amis qui se retrouvent depuis peu.

A mon départ d'Angleterre, j'étois *pauvre ;* vous, vous étiez *riche.* Dans le tourbillon des affaires humaines, peut-être qu'aujourd'hui que me voilà revenu riche, il se pourroit faire que par comparaison, vous fussiez pauvre, — c'est-à-dire, que vous pourriez avoir quelque sage projet en vue, que vous ne sauriez facilement ame-

ner à sa réussite. Je ne saurois interpréter autrement ce changement subit au détriment d'Hammond ; — car vous aviez coutume d'être ferme dans vos résolutions , — que de cette manière, forcé de changer par des accidens malheureux; vous — En un seul mot, se trouve-t-il quelque circonstance fâcheuse dans votre situation que vous croïez que mon alliance puisse réparer ? et sans cette circonstance, Hammond ne continueroit-il pas à être l'objet de votre choix, aussi bien qu'il l'est de votre fille ?

Corbett, parlez en termes clairs. Combien vous faut-il ? Que vos besoins ne vous fassent pas violer vos engagemens. Condescendez à prendre la qualité d'emprunteur, lorsque vous êtes si sûr de trouver un prêteur, et lorsqu'en contractant une dette vous êtes sûr de conférer une obligation. Plaider la cause de mon rival, cela

n'est pas naturel ; — mais épargner une faute à mon ami, et à moi une disgrace, cela est assez à-propos.

Comme j'allois faire porter mon bagage chez vous par mon domestique, et que je lui indiquois votre maison, un de vos anciens et intimes amis est entré chez moi par hasard. Il n'eut pas plutôt entendu prononcer votre nom qu'il s'écria : — « Le » pauvre Corbett, qu'il doit être affligé du départ du jeune Hammond qui est fiancé à sa fille Emilie ! Le jeune homme vient de partir en qualité de volontaire pour » l'Amérique : et si, dans cette entreprise il n'est pas tué, il doit l'épouser à son retour. Corbett en est fou, » et il faut avouer que c'est un garçon » qui a bien du mérite ». —

J'ai été un peu surpris ; mais je n'ai rien dit. C'est à vous que je m'adresse donc, mon cher Charles, pour m'en

donner l'explication. Que ni la préférence que vous avez pour moi, ni vos affaires particulières ne prépondèrent en rien dans tout ceci. J'aime mieux souffrir toute ma vie, que de me donner un ridicule. Mon amitié est totalement à votre service ; vous lui donnerez la couleur et la forme que vous voudrez : j'ose cependant me flatter, que si vous y réfléchissez tant soit peu, vous ne lui donnerez pas l'horrible figure d'enfreindre les droits d'un autre. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XLII.

A Sir ROBERT RAYMOND.

VOUS me forcez-là à vous donner une explication bien désagréable. Elle n'est cependant désagréable que parce qu'elle est *précipitée ;* car je m'étois toujours proposé de m'ouvrir à vous sur ce sujet en tems et lieu, c'est-à-dire, dans quelque moment de confiance. Cependant, puisque la circonstance veut que ce soit tout-à-l'heure, il faut bien que je m'y conforme.

Il s'en faut bien, sans doute, que je sois aussi riche aujourd'hui que je l'étois au tems de votre départ pour les Indes. Cependant, je suis trop riche, — et je me croirois tel, quand il ne me resteroit pour tout au monde qu'une seule guinée — pour marier Emilie à *votre* fortune, afin de rac-

commoder la mienne. J'ai aimé Hammond, même d'un amour de père, et mon intention la plus favorite étoit de le *devenir* légitimement. Cependant, aujourd'hui cette idée est la plus éloignée de toutes dans mon esprit, et ne sauroit jamais y renaître. Il est un peu dur que vous m'ayiez ainsi réduit à la nécessité indispensable de ne pouvoir décemment vous cacher le secret de ma vie.

Henri Hammond se trouve malgré tous mes avis et ma persuasion violemment attaché à ces cruels *désolateurs* qui sont entrés l'épée à la main, dans le sein d'un païs où mon cher fils est devenu la victime de — païs qui est le plus cruellement et le plus barbarement du monde pillé et saccagé, et au bonheur duquel je suis attaché par les liens les plus tendres et les plus intéressans. Je vous rejetterois *vous-même*, je rejetterois un

Empereur qui prétendroit à la main d'Emilie, et qui souilleroit sacrilégement *la sienne*, en la trempant dans le sang de l'Amérique. Oh ! toi, malheureux païs ! tu m'es plus cher et plus précieux que l'air même que je respire ! — plus que tout espoir que je puisse me former ici sur la terre ! — plus que ma fille, — oui, même plus qu'Emilie, parce que tu partages avec elle également ma tendresse, et que tu as plus de part à ma *pitié !* Le barbare Henri est allé plonger un autre poignard dans son sein ! — le sein de mon païs, — le tombeau du frère d'Emilie, et de tout sentiment généreux. La nature même gît toute ensanglantée sur le rivage, et c'est-là qu'une mère inhumaine a eu la cruauté de plonger (de sa main barbare) le couteau dans les entrailles de sa propre fille ! —

Mais le tems approche qu'il faudra

faire de terribles restitutions ; je le vois d'un œil prophétique, je le vois actuellement devant moi. Toutes les horreurs qui se sont commises, seront païées avec *usure* par une quantité innombrable d'autres horreurs. Les blessures que l'Amérique a reçues, seront vengées par des plaies d'une immense profondeur dans le cœur de la Grande-Bretagne. La chaîne de ces suites terribles et redoutables approche. Encore, encore un peu de tems, mon ami, et la pauvre abandonnée qui a combattu et succombé à la porte de sa propre habitation, en défendant sa liberté, — en soutenant les priviléges ordinaires de la vie, — en maintenant la douceur et l'union des principes de l'humanité, — en protégeant un père, un fils, un frère, — l'enfant au berceau, la triste veuve et la tremblante vierge : — oui, encore, encore un peu de tems, et

elle trouvera un vengeur. Toutes les nations irritées, feront leur propre cause de la *sienne*, et les fontaines de sang qui ont coulé de ses veines épuisées, seront contrebalancées par une plus grande quantité encore d'une semblable effusion de la part de son adversaire. Sang pour sang, et désolation pour désolation ! Oh ! mon pauvre Edouard ! — toi qui faisois tout mon bien, et que j'ai perdu ! — ma pauvre Amérique massacrée !

Vous pouvez vous ressouvenir que les premières questions que je vous ai faites, ont été sur ce que *vous* pensiez sur la guerre présente ? La réponse que vous m'avez faite à ce sujet, a été consolante à mon cœur ; et ce n'est que depuis ce moment-là que je me suis livré entièrement et sans restriction à mon ancienne amitié pour vous.

Je ne romps donc *aucun* engagement que j'aie contracté avec Henri.

— Quant à l'attachement qu'Emilie a pour lui, je crois que cela peut être *surmonté* en s'y prenant doucement. Ah ! si elle continuoit d'unir son cœur (même la plus secrette partie de son cœur) à cet assassin de *Volontaire*, ces cheveux blancs, que vous voïez, descendroient de douleur subitement au tombeau. Mais, à vous dire vrai, je ne crains point cela. Elle est toute obéissance ; elle *aime* l'auteur de son être. Ainsi, venez donc. Découvrez-lui vos vertus, et tâchez de me garantir du chagrin de la voir préférer un étourdi, qui est déterminé à détruire *ceux* qui sont si chers et si précieux à votre

CHARLES CORBETT.

LETTRE XLIII.

A C. Corbett, Ecuïer.

Vous m'étonnez. Je vous croïois, comme moi, un citoïen du monde et qui ne teniez à aucun parti. Quant à *moi*, j'ai perdu, en voïageant, tout enthousiasme de l'espèce dont vous parlez. J'avoue qu'il existe cependant une sorte d'affection naturelle que l'on ressent pour le lieu où l'on a pris naissance ; parce que c'est-là que nos êtres ont été d'abord liés à la chaîne de la société, — c'est-là que nos premières idées ont commencé à se développer, — c'est-là que nos connections, nos affections, nos espérances et nos desirs ont commencé à se faire sentir, — c'est-là que nos petites amours ont commencé à naître, et que nos petits besoins ont reçu leur première satis-

faction. C'est à cause de cela que j'ai plus de plaisir à contempler les tableaux de l'Angleterre que ceux des Indes, — que je fais plus de cas de *ma propre* langue, que de *celle* d'un païs étranger, — que je vois avec un plus tendre attachement ces lieux (que je ne saurois jamais oublier) qui étoient consacrés aux amusemens de mon enfance, et que je conserve une espèce de tendresse pleine de reconnoissance pour les arbres même dont l'ombrage m'a tant de fois été utile contre les chaleurs de l'été pendant mon enfance. Voilà, ami Corbett, jusqu'où va ma prédilection pour mon païs natal, — et elle ne s'étend pas plus loin. Mon sort a voulu que je voïageasse ; je pourrois presque dire — par-tout où il se trouve des Européens. J'ai voïagé aussi dans des païs où la société civile n'a pas encore pénétré : mais je n'ai *jamais* voïagé (et même

même Dieu m'en *garde*) dans aucun païs où je n'aie rencontré mon pareil. Quelle différence qui pût se rencontrer dans la couleur, ou dans les traits, je n'ai jamais manqué de découvrir sous tout cela, *ma même espèce*, et de la reconnoître. Je ne m'amusois point à chicaner au sujet du blanc ou du noir, du tanné ou du jaune, ni à l'égard des différens mêlanges, des nuances et variétés de toutes ces couleurs, — je voïois des êtres de la même forme droite, — je voïois *mon espèce :* et je vous avoue que dans ce moment très-important, je sentois de l'attachement pour ces figures humaines, tant mâles que femelles, partout où je les rencontrois, même avant que j'eusse aucune connoissance de leurs dispositions particulières. Lorsque j'en venois à un examen plus scrupuleux, je découvrois dans chaque peuple, soit sauvage ou civilisé,

bien des choses aimables, et beaucoup d'autres désagréables; mais je n'en ai jamais trouvé *aucune* qui méritât que je les privasse entièrement de ma tendresse. — Ce qui me *choquoit* le plus en eux, Corbett, c'étoit les querelles qui subsistoient entre une nation et une autre. En passant à travers différens païs, et les voïant tous occupés à un *engagement*, ou à en faire les *préparatifs*, ou à panser les plaies occasionnées par un *dernier* engagement, j'ai commencé d'abord par regarder la fureur de courir à une mort honorable (c'est-à-dire, de se couper la gorge, ou de s'abattre mutuellement les membres les uns aux autres, soit par des motifs de nécessité ou de gloire, par pique ou par orgueil) comme étant universellement propre et affectée à cet âge de fer et d'acier; jusqu'à ce que venant à consacrer une heure de froide ré-

flexion et d'examen tranquille sur la carte de l'univers, et aïant remarqué que depuis la création (ou peu de tems après) jusqu'à ce jour, il n'a jamais cessé d'être d'un *usage constant* de répandre du sang dans tous les cas, j'ai renoncé à traiter mes semblables de cruels et de sanguinaires à cause de cela, et je me suis contenté de *déplorer* une coutume que je ne pouvois *approuver*. Cependant, dans toutes les armées il se rencontre des caractères faits pour être aimés : et les affections humaines se répandent plus ou moins dans chaque climat. Quand je me suis mis à examiner les sujets de *guerre* entre différentes portions d'une seule et même espèce d'invidus, (dont une quantité innombrable se trouvoit égorgée) je les ai trouvés si pitoïablement inférieurs aux *effets* horribles qui en résultoient, que j'en ai souvent fondu en larmes, mais je ne m'en suis jamais

enflammé de colère. On a vu des dix-mille hommes, mon ami, sacrifiés au dédain d'un favori, au caprice d'un Prince, ou au souris d'une prostituée. Les *causes* sont du dernier méprisable; mais le *résultat* n'en est pas moins le meurtre et l'assassinat. Que peut faire un homme dont le cœur est bon et droit; sinon, de se sentir ému de compassion, à la vue de l'abus du pouvoir et de la folie de l'ambition. En fait de propriété, il est rare qu'il y ait la valeur d'une épingle à choisir d'un côté ou de l'autre : et même lorsque c'est la justice elle-même qui tire l'épée, et qui commande la phalange, le sang de plus d'un innocent se trouve versé dans la dispute; et dans le moment le plus chaud du succès, tandis que la victoire jouit de ses avantages, (si le lait de la bonté humaine n'étoit pas tout-à-fait épuisé dans le sein du héros) il y a autant de sujet pour lui

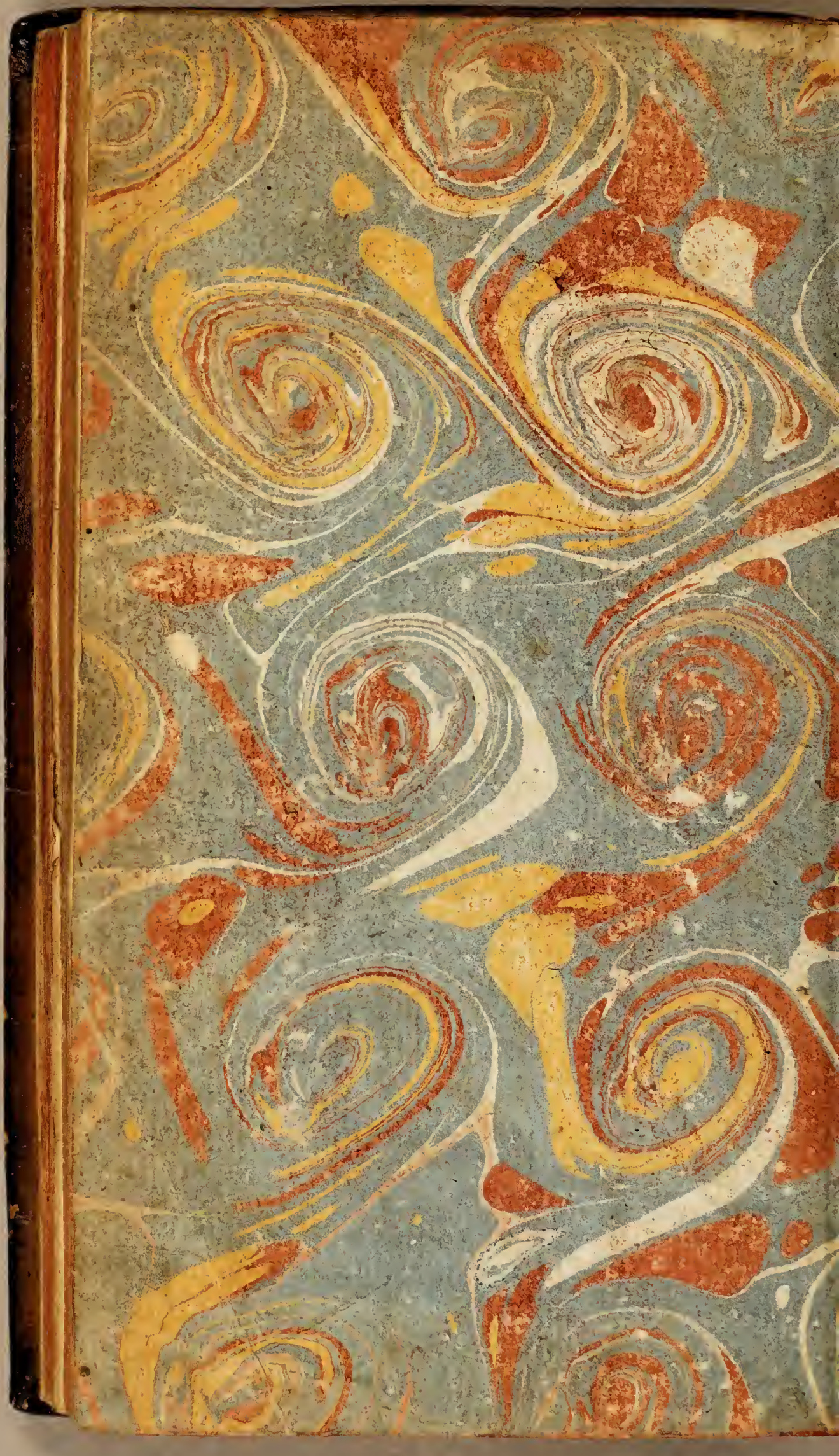
de s'attrister comme de se réjouir. Oh ! M. Corbett, s'il se retiroit *après* les cris d'acclamation dans quelque solitude tranquille, et qu'il y considérât les moïens par lesquels la conquête a été obtenue ; — s'il réfléchissoit que des monceaux de ses *compatriotes* aussi-bien que d'ennemis, (qui sont tous également des hommes) gissent dans la plaine coupés en morceaux, —tandis que ceux d'un *autre* monceau, encore plus à-plaindre, gémissent dans les hôpitaux, — le laurier ne se faneroit-il pas sur son front ? ne sentiroit-il pas diminuer en lui la sensation de l'enthousiasme, celle de la sympathie ruisseler de ses ieux, et son sang se coaguler d'horreur autour de son cœur ? Telle est ma façon de penser. Je l'ai puisée, mon ami, à la source de l'*expérience* la plus touchante, dans les plaies de mes semblables. Nommé dans ma jeunesse à la place de Chi-

rurgien en tems de *guerre*, notre vaisseau eut plus d'une fois le sort d'être attaqué. Je me trouvai avoir tant d'affaires sur les *bras*, que c'étoit presque plus que mon cœur ne pouvoit supporter. A la fin du voïage, il se présenta pour moi une occasion de quitter mon état, que je ne manquai pas de saisir. Depuis ce tems là, j'ai eu soin de me tenir dégagé de scènes pour lesquelles la nature ne m'avoit pas formé; et je ne suis d'aucun parti. Je déteste la guerre, et jusqu'à l'*idée* même de la guerre; mais je veux du bien à toutes les créatures humaines. Il est malheureux que l'Angleterre soit en dispute avec ses Colonies. J'ai dans les deux païs des amis qui me sont chers. J'ai du bien aussi des deux côtés; mais je n'ose incliner ni pour l'un ni pour l'autre, de peur de déranger le systême que je me suis fait de *tendresse universelle*, qui fait depuis

long-tems la base de mon bonheur. J'évite soigneusement toute conversation politique : et c'est une certaine prudence que j'ai remarquée dans *votre* conduite (qui vous permet rarement de mettre ces matières sur le tapis) qui me fait, mon cher Corbett, rechercher si fort votre société. Je suis actuellement trop avancé en âge pour commencer à être un *partisan ;* mais comme je ne suis pas privé de *sensations*, je leur présente des objets plus analogues à leur nature. J'aime mes bouffoneries ; j'aime mes amis. Je vous aime et j'aime votre fille. L'ardeur de vos principes me convainc bien à-présent, que de la marier avec Hammond, seroit unir le feu avec le feu. J'essaïerai donc, pour l'amour de son père et pour le mien aussi, jusqu'à quel point Emilie pourroit être induite à aimer un homme *de paix*. Je ne demande qu'une chose qui est que

vous me regardiez comme un homme qui demeure *neutre*, fondé sur le même principe que vous épousez un *parti*, c'est-à-dire, parce que je *crois* que j'ai *raison*, et parce que je *sens* que cela me rend *heureux*. En observant cela, notre ancienne amitié subsistera et je serai à jamais, tout à vous,

ROBERT RAYMOND.

Fin de la première Partie.

D783
P917e
v. 1